



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

R xi 59



303171269W

C. I. G.

B T b

BULLETIN
DE
L'INSTITUT ÉGYPTIEN

ANNÉE 1861

N° 5.

ALEXANDRIE D'ÉGYPTE
IMPRIMERIE FRANÇAISE DE MOURÈS ET PERRIN
Place Sainte-Catherine
1861

L'INSTITUT ÉGYPTIEN

Décernera, en 1861, deux prix dont chacun consistera en une médaille d'or de la valeur de 500 francs, savoir :

Prix de S. A. le Vice-Roi d'Egypte.

« De l'état des lettres, des sciences et des arts, en Egypte, pendant la période de la domination arabe ; de l'influence de ces diverses branches des connaissances humaines sur la marche de la civilisation. »

Prix de M. le Duc de Luynes.

« Etudier les monnaies frappées en Egypte, depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute définitive de l'empire Egyptien. »

Les mémoires, manuscrits ou imprimés (dans toutes les langues), devront être adressés au secrétariat de l'Institut Egyptien d'Alexandrie, avant le 1^{er} octobre 1861.

BULLETIN
DE
L'INSTITUT ÉGYPTIEN.

BULLETIN
DE
L'INSTITUT ÉGYPTIEN



ANNÉE 1861

N° 5.

ALEXANDRIE D'EGYPTE.
IMPRIMERIE FRANÇAISE DE MOURÈS ET PERRIN,
Place Sainte-Catherine.

1861



LISTE

DES

MEMBRES DE L'INSTITUT ÉGYPTIEN.

M. JOMARD-BEY, *Président honoraire.*

BUREAU POUR L'ANNÉE 1861-62.

MM. AUG. MARIETTE, *Président* ;
PENZA ,
DE CHAMBURE , } *Vice-Présidents* ;
SCHNEPP, *Secrétaire* ,
PEREYRA, *Archiviste* ;
D'ARNAUD-BEY, *Trésorier.*

COMITÉ DE PUBLICATION.

MM. COLUCCI-BEY ;
FIGARI-BEY ;
ABBATE ;
GASTINEL ;
GRÉGOIRE ;
OGILVIE ;
E. ROUSE.

MEMBRES HONORAIRES.

- S. A. I. Monseigneur le PRINCE NAPOLÉON.
ABDEL-KADER (l'émir), à Damas.
- MM. ANDRAL, professeur, membre de l'Institut impérial de France.
BARTHÉLEMY-SAINT-HILAIRE, membre de l'Institut impérial de France.
BAUDE (le Baron), membre de l'Institut impérial de France.
BÉCLARD L., Agent politique et Consul Général de France en Egypte.
BÉCLARD J., Prof. agrégé de la faculté de médecine de Paris, vice-président de la Société anthropologique.
BENEDETTI, ministre plénipotentiaire de France à Paris.
ELIE DE BEAUMONT, Secrétaire perpétuel de l'Institut impérial de France.
C. BERNARD, professeur, membre de l'Institut impérial de France.
BIRCH, membre de la société royale de Londres.
BORÉE, supérieur des Lazaristes, à Smyrne.
SIR JOHN BOWRING L. L. D. J. R. S. etc.
BRUGSCH, conservateur-adjoint au Musée des Antiquités égyptiennes de Berlin.
BRUNET-DE-PRESLE, membre de l'Institut impérial de France.
BRUNO (le Chevalier), Consul général d'Italie, en Egypte.
CAUSSIN DE PERCEVAL, membre de l'Institut de France.
S. EX. CHÉRIF-PACHA, Président du Conseil en Egypte.
D^r CLOT-BEY, ancien Inspecteur général du service médical de l'Egypte.
COLQUHOUN, Agent et Consul Général de S.M. Britannique en Egypte.
DECAISNES, membre de l'Institut de France, professeur au Muséum d'histoire naturelle de Paris.
DE DORN (le Conseiller) directeur du Musée asiatique de Saint-Petersbourg.
D'ESCATRAC DE LAUTURE (le comte), membre de la Société de Géographie de France.
FLOURENS, professeur, secrétaire perpétuel de l'Institut impérial de France.
GALLICE-BEY (le général), à Marseille.
GARCIN-DE-TASSY, membre de l'Institut impérial de France.
I. GEOFFROY-SAINT-HILAIRE, professeur, membre de l'Institut impérial de France, président de la Société d'acclimatation de Paris.

- MM. J.-D. GUIGNAULT**, professeur, membre de l'Institut impérial de France.
- HASE**, membre de l'Institut impérial de France.
- Ed. HAWKINS**, Esq. F. S. A., Keeper of the antiquities, British Museum.
- Dr HINKS**, à Dublin.
- HOOKE** (Sir Wilham), K. H. Director of the Royal Botanical, gardens, etc.
- HORNER** (Leonard), Esq. F. R. S. L. Inspector of factories, etc.
- HUBER**, ancien Consul général d'Autriche en Egypte.
- J.-H. HUXLEY**, Esq. F. R. S., prof. of Natural History in the govt. school of Mines, etc.
- JOMARD-BEY**, membre de l'Institut de France, président honoraire de l'Institut Egyptien.
- DE KREMER**, consul d'Autriche au Caire.
- S. Ex. KURSCHIUD-PACHA**, gouverneur d'Alexandrie.
- DE LABORDE** (Léon), directeur des archives à Paris.
- A. LABROUSTE**, membre du Conseil supérieur de l'instruction publique, directeur de Sainte-Barbe, à Paris.
- DE LAGOWSKY**, consul général de Russie en Egypte.
- DE LAMARTINE**.
- LAMBERT-BEY**, ingénieur des mines, à Paris.
- LANGI** (l'abbé), à Rome.
- LARKING**, ancien Consul de S. M. Britannique, à Alexandrie.
- LEEMANS**, directeur du Musée Néerlandais d'antiquités, à Leyde.
- LEPSIUS**, membre de l'Université de Berlin.
- DE LESSEPS**, Ferd., ministre plénipotentiaire de France.
- Dr LITTRÉ**, membre de l'Institut impérial de France.
- DE LONGPÉRIER**, membre de l'Institut impérial de France.
- D'ALBERT DE LUYNES** (le duc), membre de l'Institut impérial de France.
- S. Ex. M. MAMIANI**, ex-ministre de l'instruction publique, en Piémont.
- MATHISSON**, membre de la Société royale de Londres.
- MATTEUCCI**, professeur, sénateur, etc.
- A. MAURY**, membre de l'Institut impérial de France.
- MONTAGNE**, membre de l'Institut impérial de France.
- DE MONTIGNY**, ministre plénipotentiaire de France.
- MOUGEL-BEY**, ingénieur des ponts et chaussées, à Paris.
- S. MUNK**, membre de l'Institut impérial de France.

- MM. MURCHISON** (Sir Rop. Imp.), F. R. S., P. R. G. R., etc., etc.
G. OGILVIE, professeur de physiologie à l'Université d'Aberdeen.
J. OPPERT, à PÉRIS.
HIS GRÂCE, the Duke of NOR HMBERLAND, K. G. etc.
OWEN, prof. L. L. D., F. R. S., etc.
PETTIGREW (Thom. J.), Esq., F. R. S., etc.
DE PERSIGNY (le comte), ministre de l'Intérieur en France,
PRISSE D'AVENNE à Paris.
QUETELET, directeur de l'observatoire royal de Bruxelles.
D^r RAYER, membre de l'Institut impérial de France, médecin ordinaire de S. M. l'Empereur.
RAULINSON (le colonel Sir Henry), K. C. B., F. R. S., etc.
J. REINAUD, membre de l'Institut impérial de France.
E. REXAN, membre de l'Institut impérial de France.
RIDOLFI (marquis), ministre d'État en Toscane.
RIZO, consul général de Grèce, en Egypte.
ROSSI, à Rome.
DE ROUGÉ, membre de l'Institut impérial de France.
S. Ex. M. ROUCHER, Ministre de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics de France.
S. Ex. M. ROULAND, Ministre de l'Instruction publique de France.
DE RUSSEL, officier supérieur de la marine impériale de France.
SABATIER, ministre plénipotentiaire de France.
DE SAULCY, membre de l'Institut impérial de France.
SAUNDERS, consul de S. M. Britannique, à Alexandrie.
SCHEFER, professeur, premier drogman-interprète de S. M. l'Empereur, à Paris.
SCHREINER, consul général d'Autriche, en Egypte.
TISCHENDORF, professeur de théologie à l'Académie de Leipsik.
S. Ex. M. THOUVENEL, Ministre des affaires étrangères de France.
WASHINGTON (capitain John), R. N., F. R. S., Hydrographer of the admiralty, etc.
WALNE, consul de S. M. Britannique, au Caire.
WEISMANN (le cardinal), à Londres.
WILKINSON (sir Garduer), F. R. S., etc.
R. ZANO DEL VALL, président de l'Académie royale des sciences et arts de Madrid.
ZAMBELLI (Andrea), professeur à l'Université de Pavie.
S. Ex. ZOULFIKAR-PACHA, Ministre des affaires étrangères en Egypte.

MEMBRES CORRESPONDANTS.

- MM. AB-DEL-RHAMAN-BEY**, directeur de la Medjidié, au Caire.
AITKEN, professeur à l'école militaire de Chatham, Londres.
AUBERGIER, professeur à Clermont-Ferrand.
BARRAL, professeur, rédacteur en chef du journal d'Agriculture Pratique, à Paris.
BAGGET-BEY, ingénieur du Gouvernement égyptien.
DE BARTHOLOMÆ (le colonel), membre de la société impériale d'Archéologie de St-Petersbourg.
BARTHELEMY-LAPOMMERAYE, directeur scientifique du Jardin Zoologique de Marseille.
D^r BATISSIER, vice-consul de France, à Suez.
BARUFFI (chevalier), prof. de physique, à l'Université de Turin.
BAUDE, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, à Paris.
BERBRÜGGER, professeur, à Alger.
BERIO, vice-consul d'Italie, à Beyrouth.
BÔ, professeur de physiologie, à l'Université de Gènes.
BONAINI, professeur, à Florence.
BOTTA, consul de France, à Tripoli.
D^r BOUDIN, médecin en chef de l'hôpital militaire de Vincennes.
D^r DE BREUNING, à Vienne.
CALVERT, vice-consul de S. M. Britannique, à Alexandrie.
D^r CAMESCASSE, chirurgien principal de la marine impériale, médecin sanitaire de France, à Smyrne.
CANTU, professeur, à Turin.
D^r CONSTANTIN CARATHEODORI, membre de la société impériale de médecine de Constantinople.
DE CHASSIRON, maître des requêtes au Conseil d'État, à Paris.
CHERBONNEAU, professeur, à Constantine.
D^r CIPRIANI, membre de la société impériale de médecine de Constantinople.
A. COHN, à Paris.
E. DERVIEU, à Alexandrie.
G. DERVIEU, directeur des mines, à Alger.
DEVERIA, conservateur au Musée Egyptien du Louvre, à Paris.
Alb. DEVOULX, conservateur des archives arabes, à Alger.
D^r DIAMANTI, médecin au Caire.

- MM. ESPINASSY-BEY**, ancien membre de l'intendance sanitaire d'Egypte
D^r ESTIENNE, médecin particulier de S. A. Toussoun-Pacha.
D^r DAVAINÉ, médecin par quartier de S. M. l'Empereur des Français.
D^r DUVAL, à Paris.
D^r FAUVEL, médecin sanitaire de France, à Constantinople.
D^r GAILLARDOT, attaché à la Mission scientifique Française, en Syrie
GARNIER, drogman-chancelier du consulat de France, à Bagdad.
d^r GODARD (Ernest), membre de la société de Biologie, etc., à Paris.
D^r GRASSI-BEY, à Florence.
D^r GRËSINGER, professeur à l'Université de Tubingen.
H. GUYS, à Marseille.
HARRIS, membre de l'Institut archéologique de Rome et de Berlin.
D^r HUBSCH, secrétaire général de la société impériale de médecine de Constantinople.
KAZIMIRSKI, à Paris.
KHALIL-EL-KHOURI, rédacteur en chef du journal arabe de Beyrout.
LARREY (le baron), médecin inspecteur du service de santé des armées, etc., Paris.
LECOQ, professeur à la faculté des sciences de Clermont-Ferrand.
LEQUEUX, drogman chancelier du Consulat de France, à Tripoli de Barbarie.
D^r LIPPMANZUNS, à Berlin
S. LUZZATO, professeur au collège rabbinique de Padoue.
MAUNIER, agronome à Thèbes.
MAZARD-BEY, ingénieur du Gouvernement égyptien.
D^r MÉLIER, inspecteur général du service sanitaire de France, membre de l'Académie impériale de médecine de Paris.
PAUL-MERUAN, à Paris.
MEURS, président de la société Archéologique de Constantine.
D^r MICHEL-LÉVY, directeur de l'école impériale de médecine militaire du Val-de-Grâce, à Paris.
MITCHEL, à Londres.
MOURIEZ (Paul), à Paris.
NADA (Achmed), professeur d'histoire naturelle à l'école de médecine du Caire.
D^r ORI, médecin vaccinateur au Soudan.
PATHERICK, Consul de S. M. Britannique au Soudan.
PENEY, médecin en chef du Soudan.
PERETIÉ, chancelier du Consulat de France, à Beyrouit.

- MM.** D' PÉRIER, N. chirurgien principal à l'Hôtel des Invalides de Paris
PEYRON (l'abbé) à Turin.
D' PERRON, directeur du collège arabe-français d'Alger.
D' PINCOFFS ; membre de la société impériale de médecine de Constantinople.
PROVIN, ancien rédacteur en chef de la *Presse Egyptienne*, à Alexandrie.
D' PRUNER-BEY, à Genève.
S. RAPPOPORTE, grand rabbin, à Prague.
REGALDI, à Turin.
REICHARDT, le Rév. H. C., missionnaire anglican au Caire.
D' REY, chirurgien de la marine impériale de France, à Toulon.
ROSSI, médecin particulier de S. A. Halim, Pacha.
ROUSSEAU, Consul de France, à Tunis.
D' P. -M. ROUX, à Marseille.
D' SARELL, membre de la Société impériale de médecine de Constantinople.
H. SAUVAIRE, drogman du Consulat général de France, à Beyrout.
SCHIMPER, botaniste, en Abyssinie.
D' SERVICEN, membre de la société impériale de médecine de Constantinople.
D' SUQUET, médecin sanitaire de France, à Beyrout.
SORET, à Genève.
SAID-HAFNAOUI-EFFENDI, à Alexandrie.
TORNBERG, membre de l'Académie de Stockolm.
TROMPEO, B. (le Commandeur), docteur en médecine, à Turin.
ERNEST WATBLED, rédacteur en chef de l'*Akbar*, à Alger.
D' YVAN, médecin particulier de S. A. I. le Prince Napoléon, à Paris

MEMBRES RÉSIDANTS.

- MM.** ABBATE, médecin particulier du harem de S. A. le Vice-Roi d'Egypte,
ABDALLAH-SAID-EFFENDI, président du Tribunal de Commerce d'Alexandrie.
D'ARNAUD-BEY, à Alexandrie.
D' AUBERT-ROCHE, médecin en chef de la Compagnie de l'Isthme de Suez.

- MM. D' **BURGUIÈRES-BEY**, médecin sanitaire de France au Caire, directeur de l'école de médecine du Caire.
- D' **CALIARCHI**, médecin à Alexandrie.
- D' **CHAFEY-BEY**, membre de l'Intendance sanitaire d'Alexandrie.
- DE **CHAMBURE**, ancien élève de l'École Polytechnique, à Alexandrie.
- D' **COLUCCI-BEY**, président de l'intendance sanitaire d'Alexandrie.
- D' **COLUCCI**, médecin en chef du service sanitaire d'Alexandrie.
- CORDIER**, ingénieur à Alexandrie.
- D' **DIKAIOS**, médecin, à Alexandrie.
- DRANEHT-BEY**, pharmacien ordinaire de S. A. le Vice-Roi d'Egypte.
- FIGARI-BEY**, professeur d'histoire naturelle à l'école de médecine du Caire.
- GASTINEL**, professeur de chimie et de physique à l'école de médecine du Caire.
- GREGOIRE**, agronome à Alexandrie.
- J. HAZZAN**, grand rabbin à Alexandrie.
- KABIS**, Marc, à Alexandrie.
- S. EX. KOENIG-BEY**, secrétaire des Commandements de S. A. le Vice-Roi d'Egypte.
- M. LÉONIDAS LIGHOUNES**, ingénieur, à Alexandrie.
- S. EX. LINANT-BEY**, inspecteur général des ponts et chaussées en Egypte.
- LAROCHE**, ingénieur des ponts et chaussées, près la Compagnie universelle de l'Isthme de Suez.
- LAROUSSE**, ingénieur hydrographe de France, près la Compagnie universelle de l'Isthme de Suez.
- MAGDALY MUSTAPHA**, membre de l'Intendance sanitaire, à Alexandrie.
- MAHMOUD-BEY**, astronome de S. A. le Vice-Roi d'Egypte.
- MARIETTE**, conservateur honoraire au Musée du Louvre, directeur des monuments historiques de l'Egypte.
- D' **MOHAMMED ALI**, professeur de clinique à l'école de Médecine du Caire.
- H. DE MONTAUT**, professeur à l'école militaire du Caire.
- L. DE MONTAUT**, ingénieur des ponts et chaussées près la Compagnie universelle de l'Isthme de Suez.
- MOTET-BEY**, à Alexandrie.
- MOUCHELET-BEY**, ingénieur en chef du chemin de fer du Caire à Suez.

MM. NUBAR-BEY, à Alexandrie.

D^r OGILVIE, membre de l'intendance sanitaire, à Alexandrie.

D^r PENZA, à Alexandrie.

G. PEREYRA, à Alexandrie

RIFAN-BEY, directeur du Collège arabe, au Caire.

ROUSE, ingénieur en chef du chemin de fer d'Alexandrie au Caire

D^r B. SCHNEPP, médecin sanitaire de France, à Alexandrie.

H. THURBURN, à Alexandrie.

D^r VARENHORST, membre de l'intendance sanitaire d'Alexandrie.

VITTON (Richard), ingénieur des mines, à Alexandrie.

WALMAS, au Caire.



BULLETIN

DE L'INSTITUT ÉGYPTIEN.

SÉANCE ANNUELLE

LE 31 MAI 1860.

Présidence de M. H. THURBURN.

A côté de M. le Président, prennent place au Bureau :

S. EX. CHÉRIF-PACHA, Ministre, Président du grand Conseil en Egypte ;

S. EX. KURCHIUD-PACHA, Gouverneur de la ville d'Alexandrie ;

M. COLQUHOUN, Agent et Consul général de S.M. Britannique en Egypte ;

M. SCHREINER, Consul général d'Autriche en Egypte ;

M. DE DUMREICHER, Consul général de Danemark en Egypte ;

M. SIDNEY-SCHMITT-SAUNDERS, Consul de S. M. Britannique à Alexandrie.

M. le Secrétaire lit le rapport général sur les travaux de l'Institut Egyptien, pendant l'année 1860-61.

Messieurs,

C'est pour la seconde fois que nous nous réunissons, à pareil jour, dans cette enceinte consacrée au culte des lettres, des sciences et des arts ; c'est pour la seconde fois

qu'évoquant l'ombre de glorieux ancêtres, nous cherchons à rappeler solennellement à la vie une Société qui florissait autrefois à la tête de la civilisation du monde ; c'est pour la seconde fois que nous allons reproduire publiquement, devant l'Europe savante, si attentive à tout ce qui se rattache à ces antiques pays du Nil, les faits que nous avons su y découvrir ; c'est pour la seconde fois aussi que le Gouvernement de S. A. Mohammed-Saïd honore notre œuvre par la présence de ses hauts dignitaires parmi nous ; c'est pour la seconde fois, enfin, que nous allons inaugurer une existence propre et indépendante, conquise par nos efforts communs et maintenue vivace, dans un pays et sous un ciel où les meilleures choses ne sont d'ordinaire que de peu de durée. Si ce n'est pas là, Messieurs, une grande victoire remportée sur le climat, sur nos habitudes et sur nous-mêmes, c'est du moins un progrès accompli, et notre passé doit nous rassurer sur notre avenir.

Nous rattacherons d'abord, par des faits, l'année qui vient de s'écouler à celle qui précède, et, de cette manière, nous passerons en revue, sommairement, les travaux dont nos archives se sont enrichies depuis un an.

La liste de nos Membres Honoraires et Correspondants diffère peu de celle de l'an dernier ; quelques noms d'honorables savants ont seulement été joints aux premiers, et nous avons été réservés dans le choix des Membres Correspondants, dont nous avions à examiner la candidature. Mais, nos rangs ont été légèrement desserrés et par la fluctuation des personnes et des choses, si naturelle à une colonie comme celle que nous habitons, et par la mort, l'impitoyable mort ! Elle vient encore de frapper, parmi nos collègues, l'un des plus actifs et des plus dévoués à la science et à l'humanité, le Révérend M^r Winder, dont une plume plus éloquente vous dira, dans l'harmonieuse langue de l'Italie,

tout le savoir profond et toutes les qualités éminentes. C'est là, direz-vous, Messieurs, le sort commun à tout ce qui est, à tout ce qui existe. Et quelle que soit la douleur de pareilles séparations, quelle que soit la grandeur de ces pertes, ce n'est toujours que l'homme seul qui passe :

Provehimur portu, terræque, urbesque recedunt.

Et comme dit Montaigne : « Il semble que l'université des choses souffre aucunement de notre anéantissement. » Quant à nous, Messieurs, par cela seul que nous sommes, que notre œuvre est, elle sera, nonobstant les mutations qui s'y accomplissent. Désormais, l'Institut Egyptien a acquis un droit de cité ; désormais aussi, l'Occident, qui a salué son apparition, comme le signe le moins équivoque d'un certain degré de civilisation dans ce pays, tend à rattacher déjà son existence à l'esprit de progrès et aux conditions de bien-être qu'on voit surgir dans la vallée du Nil.

Ce dont nous pouvons aujourd'hui nous féliciter surtout, Messieurs, et ce dont le Gouvernement de S. A. le Vice-Roi a quelque droit d'être fier, c'est que déjà nous ne sommes plus une Société purement Européenne, implantée sur le sol africain ; c'est que nous comptons parmi nous les hommes instruits du pays, des enfants de l'Egypte et de véritables descendants de la grande race Pharaonique. Ces avantages, les illustres fondateurs de l'ancien Institut d'Egypte les briguaient au plus haut degré, sans pouvoir les obtenir alors ; il a fallu, pour cela, que le fondateur de la dynastie Egyptienne actuelle appelât dans ce pays des hommes initiés aux connaissances théoriques et pratiques de l'Europe ; qu'il introduisît parmi la population indigène les éléments d'une instruction solide et variée. C'est aussi à cette occasion que fut créée une Mission Egyptienne, dans quelques grandes capitales, pour y plaacer les sujets les mieux disposés aux

études. Double moyen, mesures fondamentales qui ne pouvaient manquer de répandre des lumières au milieu des ténèbres de l'Égypte, et parmi ce peuple qu'il s'agissait de régénérer et de rappeler, si c'est possible, à la vie active et heureuse d'autrefois. Aussi, voyez ce qui est déjà sorti de ces échanges, de ces relations internationales, suivant l'expression de notre époque. Vous connaissez tous, Messieurs, cette pépinière d'hommes instruits qui occupent aujourd'hui les hautes fonctions dans ce pays. Je m'arrête devant une énumération que me défend la modestie même des collègues nationaux qui nous écoutent. Seulement, je croirais manquer à la vérité, si je n'ajoutais que l'exemple donné par Méhémet-Aly est devenu, sous Saïd-Pacha, comme une pieuse tradition. Aujourd'hui, les enfants des fonctionnaires étrangers au pays, tout comme ceux des Égyptiens, vont recevoir une instruction solide dans ces missions et aux frais du Gouvernement Égyptien.

La marche du temps et la suite des événements amènent, d'ordinaire, dans les institutions des hommes, des modifications que les moins clairvoyants saisissent. Si les étrangers que Méhémet-Aly a appelés en Égypte, si les jeunes Égyptiens instruits en Europe ont répondu à l'attente de ce grand réformateur, il en doit résulter naturellement que la génération suivante, qui est celle de notre temps, suffise aux besoins du pays ; qu'au lieu de demander à l'étranger de hautes capacités, qui, il faut bien en convenir, s'expatrient difficilement, il est moins onéreux et à la fois plus naturel de donner des emplois aux Égyptiens mêmes. C'est là de la justice envers les uns, et c'est aussi une puissante émulation pour tous. Vous savez qu'aujourd'hui, en effet, on trouve les enfants du pays, les fils des Pharaoniens dans tous les rangs de la société Égyptienne ; vous savez que S. A. Saïd-Pacha en a élevé à des grades supérieurs, même dans son armée.

Nous aussi, Messieurs, nous avons choisi, dans les rangs de ces hommes distingués, trois nouveaux collègues ; nous avons placé l'un dans la section des lettres et les deux autres dans celle des sciences ; et, coïncidence assez singulière, nos nouveaux collègues sortent de trois écoles différentes : l'un, M. Kabis, a fait de solides études à Rome ; l'autre, M. Magdaly est un élève de la savante Allemagne, et le troisième, M. Mahmoud-Bey, est un astronome distingué, formé à l'observatoire de Paris.

Pour nous, Messieurs, notre collègue, M. Kabis, représente le rameau copte ; c'est un des très-rares Egyptiens qui savent encore, qui parlent la langue des Pharaons chiffrée en lettres coptes, cette auxiliaire si précieuse pour l'interprétation de l'écriture hiéroglyphique. Né avec une aptitude prodigieuse à l'étude des langues, notre collègue a été admis au collège de la Mission de Rome, et bientôt il s'y est fait remarquer par son zèle et par son amour pour les études abstraites. La philosophie et la théologie ont principalement séduit le jeune Egyptien, qui est devenu le secrétaire et le disciple particulier du cardinal May, avec lequel il a revu successivement la plupart des manuscrits coptes que possède la riche bibliothèque du Vatican. Dès lors également, M. Kabis semblait appartenir à l'ordre clérical et devoir, par reconnaissance même, accepter quelque humble mission dans les contrées de l'Orient, dont il possède les langues, mais la mort de son bienfaiteur en a décidé autrement, et M. Kabis a regagné le sol Egyptien.

En se présentant à votre suffrage avec son travail qui a pour titre : *Introduction à l'étude de la langue copte*, notre collègue vous a frappé par la solidité de ses connaissances et la rectitude de son jugement, autant que par l'extrême modestie avec laquelle il fait valoir son savoir. Dans ce tra-

vail, il cherche à établir les rapprochements et les différences qui existent entre la langue copte et les langues sémitiques, et, comme une des conclusions principales, il admet, avec Bunsen et d'autres savants, une troisième souche des langues primitives, celle de la famille de Cham, qui est la langue de l'ancienne Egypte, et qui remonte aux âges les plus reculés. Le chamisme, dit Bunsen, est le premier degré du sémisme, souche qui s'est développée postérieurement à la formation du royaume de Ménés, qui a été fort mal traitée dans le naufrage du premier empire Iranien de Cyrus, et qui a finalement disparu sous les phalanges Maccédoniennes ou Iraniennes.

Ce travail aussi a donné lieu à une discussion assez animée sur l'origine même de l'alphabet copte. Suivant l'auteur, d'accord en cela avec de graves autorités, l'introduction des lettres grecques, dans la langue copte, ne remonte pas au-delà de notre ère. En effet, les manuscrits connus et déchiffrés jusqu'à ce jour ne traitent qu'accessoirement de sujets qui ne sont pas purement chrétiens et religieux. Cette opinion est également défendue par M. Mariette, qui prend une part très-grande dans la discussion. M. Walmas, au contraire, soutient que les lettres grecques ont été employées par les Coptes ou Egyptiens à une époque antérieure au Christianisme ; et, en cela, il se base sur ce passage de l'Isis et Osiris, où Plutarque dit que l'alphabet Egyptien est composé de vingt-cinq lettres, d'autant de lettres précisément, que le bœuf Apis vit d'années.

A ce sujet, M. Schwarze, dans son volumineux livre sur l'ancienne Egypte, remarque, avec raison, que les Egyptiens possèdent trois sortes d'écritures, et que le genre dont veut parler Plutarque n'est pas désigné dans ce passage. Pour notre honorable Vice-Président, M. Mariette, il n'y aurait pas

lieu non plus d'inférer de ce passage, ni de celui de Tacite, que les Egyptiens se soient servis des caractères de l'alphabet Grec avant notre ère. Il n'y a rien d'étonnant, Messieurs, que nos collègues n'aient pas pu se mettre d'accord sur une question qui divise encore beaucoup de savants, et, à propos de laquelle on peut bien dire avec le poète : « *Grammatici certant, et adhuc sub judice lis est.* »

Avant de quitter la section des lettres, je ne dois pas oublier de signaler à votre attention une poésie en langue Arabe, que notre collègue, M. Rifah-Bey, a composée à l'effet de célébrer la régénération qu'il rêve pour sa chère patrie.

M. Mahmoud-Bey s'est offert tout naturellement à votre suffrage, Messieurs, dès son arrivée en Egypte, où l'a précédé la juste réputation qu'il s'est acquise par ses travaux antérieurs, communiqués aux Sociétés savantes de l'Europe, travaux qui ont le mérite d'avoir déterminé, d'une manière plus rigoureuse qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, certains points magnétiques du globe terrestre. Toutefois, notre collègue n'a pas tardé à se produire aussi devant vous, avec un travail tout d'actualité ; je veux parler de la relation de son voyage au Dongola et des observations qu'il a recueillies, principalement sur l'éclipse totale de soleil du 18 juillet dernier. Vous avez pu juger, par la lecture que M. Mahmoud-Bey a faite de son mémoire, dans une de nos séances ordinaires, de la manière sévère avec laquelle cet astronome a procédé, à cette occasion, comme aussi de l'étendue de son savoir et de son talent d'exposition.

Plus récemment encore, vous avez entendu lire devant vous, Messieurs, en langue arabe et française, j'ajouterai même que vous eussiez pu l'entendre également dans la savante langue des Germains, un mémoire de M. Mustapha-Magdaly, autre descendant de la race Nilotique, initié aux connaissances chimiques dans les écoles d'Allemagne. Cette

communication a été accueillie avec une grande faveur, et l'auteur, vous l'avez choisi comme collègue. M. Magdaly a repris la question de la composition des eaux du Nil, au point où l'avait laissée la commission scientifique de la grande expédition du commencement de ce siècle. Jusqu'à ce jour, la science ne possédait sur ce sujet que les seules analyses que l'illustre Regnault de l'ancien Institut d'Egypte a consignées dans le 2^{me} volume des mémoires de cette savante Compagnie. Les recherches de notre collègue tendent surtout à faire connaître les proportions constituantes des eaux du Nil, en matières inorganiques et en substances organisées, prises à chacun des mois de l'année. Avant d'être une question de science, c'est là, vu les crues périodiques et annuelles de ce fleuve, vu les irrigations auxquelles il doit suffire, dans son vaste parcours, une investigation d'une haute importance, quant à la culture du sol et au bien-être des populations qui vivent dans les pays nilotiques.

Vous savez, Messieurs, combien les eaux de l'Egypte, non pas seulement celles qui coulent à la surface du sol, mais encore celles qui sourdent des profondeurs de la vallée, combien ces eaux ont peu été l'objet d'études sérieuses, combien on possède peu de données exactes sur leur constitution intime. Ce n'est pas, en effet, le voyageur qui parcourt le pays en quelques semaines, ou même en quelques mois, sans pouvoir être muni d'un matériel de chimie et de physique, qui oserait se charger d'entreprendre des analyses aussi délicates et aussi longues que celles des eaux thermales. Mais les desiderata de cette nature semblent devoir être remplis par un de nos collègues les plus laborieux, par M. le professeur Gastinel, qui est fixé au Caire et qui a pris sur lui d'étudier successivement toutes les sources thermales de l'Egypte. C'est évidemment sur place seulement que doivent être analysées les eaux naturelles, surtout

si elles contiennent du gaz parmi leurs principes minéralisateurs.

Déjà, pendant le cours de la première année de notre existence, M. Gastinel nous a fait connaître ses analyses qualitatives et quantitatives de la source sulfuro-alcaline d'Hélouan, et, tout récemment, notre collègue vous a communiqué un travail, non moins précis et non moins consciencieux, sur une autre source des environs du Caire, source extrêmement riche en sels magnésiens et dont le bassin est à Aïn-Syra. Vous vous rappelez également que le savant professeur de chimie s'est offert à consacrer ses vacances mêmes, ce temps si nécessaire au repos, après les fatigues d'une année de professorat, à une exploration pénible des côtes égyptiennes de la mer Rouge, pour y étudier les sources thermales de nature diverse, qui jaillissent près des bords de la mer et sur les limites des déserts. De cette manière, on constaterait, peut-être en peu d'années, que l'Egyte n'est pas plus déshéritée que les autres pays de sources thermales, riches, profitables immédiatement aux malades indigènes et fécondes pour l'industrie et le commerce. M. Gastinel, destinant le fruit de ses investigations à l'Institut Egyptien, s'est tout naturellement adressé à nous pour obtenir, par notre intervention, la protection du gouvernement Egyptien. Mais, Messieurs, il s'est trouvé des personnes qui se sont intéressées plus à la santé de notre collègue qu'à ses recherches, des personnes qui ont toujours plus de soucis de ce qui pourrait se faire, sans elles, que de ce qui ne se fait pas. Aussi, la proposition de M. Gastinel est-elle demeurée même sans réponse, et les naïades égyptiennes n'ont pas été troublées dans leur sommeil léthargique; ce ne sont pas nos aristippes de la moderne Alexandrie qui hâteront leur réveil.

Parmi les autres travaux originaux que M. Gastinel a

communiqués à l'Institut Egyptien dans le cours de l'année qui vient de s'écouler, je dois citer surtout son excellent mémoire sur la culture de l'opium, qui est malheureusement bien négligée aujourd'hui en Egypte. Cet abandon d'une culture si précieuse trouve toutefois une certaine explication dans ce fait, que les pavots de ce pays ne renferment qu'une faible proportion de morphine, comparés à ceux de Smyrne et de Constantinople. Mais il existe encore des produits plus riches; ce sont ceux que notre collègue, M. Aubergier de Clermont-Ferrand, obtient du papaver rheas, en pleine Auvergne. Vous avez pensé, Messieurs, qu'il y avait lieu de chercher à introduire cette plante en Egypte, et nous comprendrions mal notre mission, si nous n'avions saisi avec empressement l'occasion de combler une lacune bien regrettable. Cette fois-ci, nous avons à traiter directement, et notre démarche a été couronnée d'un plein succès. Le savant professeur de Clermont-Ferrand nous a envoyé une provision de graines de son pavot rouge, et nous l'avons expédiée à Thèbes même, où un habile agronome, M. Maunier, poursuit actuellement déjà la culture expérimentale de cette précieuse plante. J'espère, Messieurs, dans un an, pouvoir placer sous vos yeux quelques produits de ce premier essai, ainsi qu'un rapport détaillé sur les diverses phases et les phénomènes particuliers qu'elle aura présentés sous la latitude de l'ancienne ville aux cent portes.

Enfin M. Gastinel préoccupé, comme le sont un grand nombre de chimistes philanthropes de notre siècle, de l'épuisement graduel de la précieuse écorce du Pérou, sans qu'on ait encore trouvé le moyen de conserver ou de reproduire l'arbre qui engendre cette écorce, s'était mis également à la recherche des succédanés du quinquina. Se basant sur les propriétés astringentes de cette substance médicamenteuse, autant que sur sa vertu antipériodique,

il s'est posé le problème de chercher un composé qui fût formé d'un fébrifuge reconnu, comme l'arsenic, par exemple, et d'un agent tonique et astringent, tels que le tannin, le principe actif du café, etc. Il a fini par obtenir des composés fixes et stables, en unissant le tannin avec l'acide arsénieux et la caféine avec l'acide arsénique. J'ai eu moi-même occasion d'étudier, au lit du malade, l'action du premier de ces composés, et mes observations m'ont conduit à penser qu'il agissait comme fébrifuge, à peu près à la manière de l'acide arsénieux. Je dois ajouter aussi que ce composé doit être manié avec prudence, et que son action a besoin d'être surveillée.

Parmi les travaux plus purement médicaux qui vous ont été présentés, Messieurs, je vous citerai d'abord le mémoire que l'un de nos Vice-Présidents, M. Pensa, vous a lu sur la constitution médicale d'Alexandrie, pendant l'année 1860. Ce praticien éclairé a observé patiemment la succession des maladies qui ont régné dans notre cité, puis il a rapproché de l'époque de leur apparition les phénomènes atmosphériques qui correspondaient à chacune des formes morbides prédominantes. C'est ainsi qu'il a été amené à parler de la petite épidémie de fièvre qui a clos, pour ainsi dire, l'année dernière. Les relevés de cette nature ont une importance, que chacun peut apprécier; ils ne forment pas seulement une des pages les plus précieuses de l'histoire de la médecine, mais encore ils servent de base, de point de départ à l'hygiène des peuples; ce sont de véritables inventaires des maux de l'humanité; mais, depuis le commencement du siècle, ils sont devenus extrêmement rares. La raison en est bien simple. Aujourd'hui les sciences d'observations sont très-exigeantes; il leur faut des faits plus variés, plus nombreux et recueillis avec une précision beaucoup plus grande qu'autrefois; ceux-ci, tout en se rapportant à une localité

déterminée, doivent être rapprochés de ce qui s'est passé sous la même latitude, comme aussi dans des zones différentes. Toutes ces conditions, pour être remplies, nécessiteraient un grand nombre d'observateurs agissant sous une impulsion commune, dans le même sens, et s'établissant dans des localités différentes; enfin, selon moi, il faudrait même en faire un rapport en commun.

Un travail partiel, qui pourrait se rapporter à ce genre même, vous a été présenté par M. le Dr Abbate. Notre collègue a cherché à préciser le degré d'influence que les conditions météorologiques du mois d'avril dernier lui paraissent avoir exercé sur la production de certaines hémorrhagies. Comme vous le savez, Messieurs, dans la vallée du Nil, ce mois est fécond en vents du Sud, vents de Khamsin et, par conséquent, en perturbations atmosphériques nombreuses, qui, certes, ne sont pas sans influence sur la santé des êtres animés.

Je puis, sans transition aucune, vous citer d'autres communications qui ont plus particulièrement trait à ces vents de Khamsin, lesquels se caractérisent, dans ce pays, par une direction si ce n'est identique, du moins analogue; ainsi, qu'ils soufflent du S. O. ou du S. E., ce sont toujours des vents qui viennent des déserts. Vous savez, Messieurs, que dans d'autres points du globe, cette même espèce de vents de déserts peut souffler dans les directions les plus opposées, ainsi que de Saussure et Volney l'ont déjà signalé. Dans notre vallée nilotique, le Khamsin de l'Ouest, qui vient du centre de l'Afrique, est de beaucoup le plus pénible, le plus violent et le plus chaud. Ces météores sont annoncés et accompagnés d'oscillations violentes du baromètre et du thermomètre; la tension de la vapeur d'eau contenue dans l'air diminue considérablement; j'ai trouvé, une fois, que l'air ne contenait plus que 14 % d'humidité, tandis que le

degré le plus bas qui ait été signalé jusqu'à ce jour, c'était 16, et cela a été observé par de Humboldt, Ehrenberg et Rose, dans la vallée de l'Irtisch et de l'Obi. Quelques voyageurs disent que le Khamsin se termine parfois par des décharges électriques et se résout en pluie comme un orage. J'avoue que ces phénomènes me semblent avoir besoin d'être confirmés. Quoiqu'il en soit, du reste, de toutes ces particularités météorologiques, il n'est pas moins reconnu que ces vents agissent sur les êtres organisés vivants, à quelques degrés que ceux-ci se trouvent placés.

Ainsi notre collègue, M. Grégoire vous a présenté un travail dans lequel il fait ressortir l'influence fâcheuse que le Khamsin exerce sur le blé, cette production fondamentale de l'Egypte. Il a reconnu que, dans les années où ce vent souffle avec une grande violence, à l'époque précisément où le grain de blé déjà formé est cependant encore à l'état pulpeux, celui-ci est saisi, comme fané et flétri, son développement est arrêté et, lors de la moisson, on obtient un blé dont les grains sont très-inégaux ; les plus maltraités sont petits, ridés et même ils semblent presque vides. C'est là, suivant notre collègue, une cause de détérioration qui devient plus sensible d'année en année et qui fait aussi que les blés Egyptiens sont de plus en plus mal accueillis par le commerce. Ce blé retraits, ainsi qu'on l'appelle, qui est très-pauvre en gluten, est peu propre à l'alimentation, et il ne saurait pas plus convenir à l'agriculture comme semence que, dans l'espèce animale, par exemple, l'idiot ne saurait participer à la procréation de l'espèce humaine.

Toutefois, M. Grégoire ne s'est pas arrêté là ; il ne s'est pas borné à signaler une cause d'altération des blés égyptiens ; il en indique aussi le remède qu'il croit être le plus efficace ; celui-ci consisterait à avancer simplement le moment de la moisson. Mais ce sujet est nouveau, et pour

l'éclairer, à l'aide des données que peuvent fournir les grands producteurs du pays même, notre collègue a énuméré devant vous, Messieurs, un certain nombre de questions, qu'il s'agirait d'exposer aux gouverneurs des provinces, pour en tirer une solution pratique et définitive.

Je ne reviendrai pas sur les discussions que les différentes théories sur le Khamsin ont soulevées parmi nous, et auxquelles ont pris part surtout MM. Colucci-Bey, Grégoire et votre Secrétaire. Je ne rappellerai pas davantage les observations que ce dernier vous a communiquées sur les phénomènes météorologiques de l'année 1860, faisant suite à celles qu'il a recueillies précédemment. Il ne m'est pas d'avantage permis de m'arrêter au travail que M. Colucci-Bey vous a présenté sur la statistique de la population égyptienne, pour ces deux dernières années. Le mémoire de notre collègue, qui traite des naissances, suivant les sexes et de la longévité, qui serait un privilège des habitants de l'Égypte, trouvera place d'ailleurs dans notre volume qui est en voie de publication.

Dans un autre ordre d'idées, M. de Chambure poursuivant, depuis plusieurs années, le problème relatif à la marche du cavalier au jeu des échecs, problème qui a préoccupé très-sérieusement les plus grands mathématiciens modernes, Euler, Vandermond, Legendre, etc., est arrivé aux résultats les plus satisfaisants, qu'il a exposés devant vous. Notre collègue, dans un mémoire substantiel, accompagné de planches, qui sont exécutées avec toute la rigueur qu'on peut exiger d'un ancien élève de l'école polytechnique de France, expose la méthode qu'il a suivie et indique les nombreuses solutions auxquelles il a été conduit.

Notre section des arts, qui est implantée en Égypte comme dans sa terre promise, ne nous a cependant pas fourni de travaux originaux; elle a été le plus souvent

occupée de discussions sur l'archéologie égyptienne ; M. Mariette, qui a soulevé plus d'un de ces débats, y a toujours pris la part la plus active. Toutefois, je n'oublierai pas de vous rappeler une note fort intéressante que M. H. de Montaut a lue devant vous. Notre collègue s'y élève contre cette opinion erronée qui a cours généralement et d'après laquelle les musulmans ne représenteraient jamais de figures animées dans leurs tableaux, observant en cela les prescriptions du Koran. Mais les faits authentiques, que produit M. de Montaut, tendent à prouver qu'il y a eu même des Sultans qui ont honoré les arts, attiré des artistes à leur cour et fait exécuter des portraits. Et ne voyons-nous pas les pèlerins, à leur retour de la Mecque, badigeonner, grossièrement il est vrai, leurs maisons avec des figures de toute espèce d'êtres animés.

Parmi nos membres correspondants plusieurs ont voulu concourir à nos travaux. Vous avez entendu la communication de M. Mouriez, le biographe de Méhémet-Aly, qui, sous le titre de *La Mer Rouge*, nous a vivement intéressés en nous retraçant des faits pleins d'actualité. Après avoir rappelé ce qu'était la Mer Rouge, la Mer des Algues, avant la découverte du Cap de Bonne-Espérance, il a signalé les tentatives qu'ont faites les sultans de Constantinople pour reprendre plus tard, avec le secours des Vénitiens, l'ancienne voie des Indes Orientales. Les difficultés devant lesquelles ont dû reculer ces puissances, ont été surmontées par une Compagnie, qui, pour se rapprocher de la mère-patrie n'épargne nuls sacrifices. Mais la jonction de la Méditerranée à l'Océan Indien ne tarderait pas à donner à cette ancienne voie une activité beaucoup plus grande qu'elle n'avait autrefois.

Sans abandonner les mers, je puis vous parler du travail d'un autre membre correspondant, de M. Rey, chirurgien de la Marine Impériale de France, qui nous a communiqué

des détails curieux sur l'hygiène navale des anciens, notamment des Grecs et des Romains.

C'est encore un de nos membres correspondants, M. Provin qui vous a fait part des expériences comparatives qu'il a instituées sur l'albumine des œufs de poule de ce pays et sur celle des œufs d'Europe. Il a été conduit à penser que les œufs des premières sont moins riches en albumine que ceux des poules des autres pays, Mais des différences, certes peu sensibles, peuvent s'expliquer par les modifications que la chaleur du climat égyptien fait éprouver à la partie albumineuse de l'œuf. Tout fait penser qu'en Egypte, l'albumine de l'œuf est seulement plus concentrée qu'en Europe.

M. Rossi, un autre membre correspondant, a de nouveau appelé notre attention sur l'Egypte, en nous communiquant des détails précis sur l'état actuel de l'institution primaire ou élémentaire, qui se trouve, à peu près complètement, entre les mains des détenteurs des biens des mosquées, et, par conséquent, en dehors de l'action du gouvernement. Cependant dans un État, rien ne me paraît devoir être étranger à l'État. Mais nous ne pouvions pas oublier que l'Institut Egyptien n'a pas reçu de mission spéciale pour traiter ces grandes questions. Nous formons une société libre, toute spontanée, ne relevant que de nous-mêmes, et nous avons pris pour mot d'ordre : progrès des connaissances humaines, bien-être des populations de la vallée du Nil. Aussi, tout en faisant un accueil sympathique aux communications semblables à celle de M. Rossi, tout en nous associant aux vœux généreux exprimés par leurs auteurs, notre indépendance elle-même nous fait un devoir de borner notre intervention à l'examen, à l'interprétation et à la discussion des opinions émises, laissant l'exécution à la charge du pouvoir administratif à qui elle appartient.

A cette occasion, Messieurs, je suis heureux de pouvoir vous informer que la commission que vous avez chargée d'étudier le projet de doter l'Egypte d'un enseignement de la langue des Pharaons, de cette langue copte, la clé des hiéroglyphes, s'est mise à l'œuvre très-sérieusement ; qu'après avoir arrêté son plan, elle a entamé les négociations, et vous aurez la satisfaction d'apprendre que vos vœux ont été entendus ; qu'une œuvre immense, d'une charité éclairée, vient d'être créée au Caire ; que ses généreux fondateurs, MM. Abet frères, dont le noble but est de répandre l'instruction non seulement parmi leurs nationaux, les grecs, mais encore parmi les indigènes, les égyptiens, ont accueilli notre proposition avec la plus vive sympathie et qu'il nous font espérer de pouvoir bientôt y donner suite.

Toutes vos commissions, Messieurs, se sont d'ailleurs acquittées régulièrement de leurs tâches, et vous avez applaudi au zèle qu'ont apporté celles, par exemple, qui avaient mission d'étudier les diverses questions qui font le sujet des prix que vous avez institués et qui seront à débiter à la fin de l'année. Nos bulletins font foi de leur activité. Mais, Messieurs, je ne puis m'empêcher de rappeler à votre souvenir la commission que vous avez nommée à l'effet d'examiner, d'après le plan initial de M. Figari-Bey, les moyens à l'aide desquels on pourrait établir, en Egypte, un jardin d'acclimatation des espèces végétales et animales. Doter ce pays d'institutions utiles, y laisser des traces salutaires de notre passage, ce doit être notre plus ardent désir, comme c'est notre unique but. Ce qui vous prouve d'ailleurs combien nos intentions étaient avouables, si ce n'est louables, c'est que, d'une part, nous avons reçu les plus vives exhortations des Sociétés de l'Europe, et que, d'autre part, S. A. le Vice-Roi est entré pleinement dans

cette voie, en affectant, au Caire même, une certaine étendue de terre à ce genre d'expérimentation.

Et maintenant que vous savez, Messieurs, quelle part revient à l'Institut Egyptien, dans les modifications que vous voyez se produire dans ce pays, je ne puis m'empêcher de jeter un regard rétrospectif sur cette cité même, où naguère encore le voyageur cherchait vainement quelques renseignements authentiques sur l'Egypte, où naguère encore les lettres, les sciences et les arts semblaient en avoir été bannis pour toujours, tandis qu'aujourd'hui, les savants de tous les pays y trouvent des collègues, qui rivalisent entre eux de dévouement au bien-être moral et social, et que vous voyez s'élever, par vos soins et avec le concours d'honorables étrangers, membres de l'Institut Egyptien, une bibliothèque qui compte déjà plusieurs milliers de volumes. Donc, je vous le demande, Messieurs, cette cité n'a-t-elle rien gagné ? N'avons-nous été que des hôtes oisifs et indifférents sur la terre d'Egypte ?

Quant à nos relations extérieures, ouvrez nos bulletins ; vous verrez que, de toutes parts, nous sont parvenues les plus chaleureuses félicitations et les plus puissants encouragements. C'est par nous que les peuples de l'Occident veulent apprendre à connaître les populations du Nil ; c'est par nos travaux qu'ils jugent des ressources et de la prospérité de l'Egypte ; c'est par la vitalité de nos œuvres qu'ils apprécient la solidité et la stabilité des institutions de ce pays ; c'est par nous, en un mot, et pourquoi n'en conviendrais-je pas ? c'est par notre activité qu'ils espèrent être initiés aux mystères séculaires de l'antique monarchie des Pharaons !

Voilà, Messieurs, à quoi engage notre titre de membre de l'Institut Egyptien ! Voilà ce que notre protecteur, S. A. Mohammed-Saïd, a droit d'attendre de vous ! Voilà la mission que le monde savant vous a confiée du jour où il a accueilli,

avec tant de sympathie, votre œuvre ! Voilà aussi, j'en ai la conviction, le mandat auquel vous ne faillirez jamais !

Sur la proposition de M. le Président, ce rapport sera inséré dans le Bulletin.

La parole est donnée ensuite à M. de Chambure, pour la lecture d'un aperçu de la situation actuelle de l'Institut Egyptien.

Messieurs,

Vous venez d'entendre M. le Secrétaire de l'Institut vous rendre compte, d'une manière remarquable, des travaux de la Société, pendant l'année qui vient de s'écouler : permettez-moi d'ajouter à cet exposé quelques mots, en guise de commentaire, et de constater avec vous quelle est maintenant, dans l'opinion de l'Europe savante, la position que nous nous sommes faite, après deux années d'existence.

Chacun sait de quelle foule de difficultés s'entoure d'ordinaire l'établissement des Sociétés nouvelles ; combien ont été laborieux, pénibles, souvent précaires les premiers temps de leur existence, et quelle constance il a fallu quelquefois à celles que nous voyons les plus florissantes aujourd'hui, pour traverser cette première et difficile phase de leur organisation.

Si vous voulez, Messieurs, reporter vos regards en arrière, vous verrez que par une exception, aussi rare qu'heureuse, il n'en a pas été ainsi de nous. A peine étions-nous constitués, que les encouragements et les secours nous arrivaient de toutes parts et sous toutes les formes.

Bien que, par une modestie, dont le bon goût nous honore, nous n'ayons pas pris tout-à-fait le titre de notre imposante et à jamais célèbre devancière, il est clair que son

grand souvenir a protégé, tout de suite, nos premiers pas dans le monde. Ce mot *Institut*, joint au nom *Egypte*, quand même on déguise le dernier sous une forme adjectivale, réveille sur-le-champ et invinciblement dans la mémoire les noms de Monge, de Fourier, de Berthollet, de Lefèvre, d'Andréossy et de tant d'autres savants renommés, qui, au milieu du tumulte des combats et des enivrements de la victoire, ont jeté sur l'éphémère, mais glorieuse durée de l'Institut d'Égypte un lustre à jamais impérissable.

C'était là, Messieurs, aux yeux du monde, qui nous l'a bien fait voir, une puissante recommandation : c'est aussi un danger qui nous crée de lourdes obligations.

Nous aurons beau nous faire humbles et petits, le souvenir existe, la filiation est acquise ; et, quelque chose que nous puissions dire, on n'admettra plus qu'un tel héritage puisse ne s'accepter que sous bénéfice d'inventaire, en profitant des avantages, quitte à répudier les charges.

Cela n'est plus possible.

Telle est, Messieurs, la situation.

Examinons sommairement ensemble comment nous pouvons la porter dignement ; car il ne s'agit pas seulement d'exister, il s'agit aussi d'exister d'une manière honorable.

Ut pulchra sint addita bonis.

Voyons donc s'il nous est possible d'aspirer à ce but, du moins dans une certaine mesure ; mais, comme on ne supprime pas une vérité par cela seul qu'on la passe sous silence, il faut d'abord que nous envisagions, sans trop nous en émouvoir, un premier obstacle, qui se dresse devant nous et dont nous ne triompherons qu'avec du temps et de la persévérance.

En Europe, Messieurs, la science est une profession non

seulement avouée et reconnue, mais encore particulièrement honorée. Des distinctions flatteuses y viennent chercher et encourager les savants illustres ; mais la seule chose sur laquelle je veux appeler votre attention, c'est que des chaires, ouvertes partout, donnent aux hommes éminents dans la science le double avantage de pouvoir l'avancer par leurs travaux et la propager par leur parole.

Rien de pareil n'existe encore parmi nous.

Tous, tant que nous sommes ici, nous sommes avant tout des hommes dont de sérieuses occupations absorbent la vie ; la science, nous la cultivons quand nous pouvons et comme nous pouvons, c'est-à-dire, quoique nous puissions faire, d'une manière toujours plus ou moins parcimonieuse.

C'est là sans aucun doute une grande cause d'infériorité ; nous ne devons nous la dissimuler pas plus qu'elle ne doit nous faire perdre courage ; et, si nous la combattons, c'est pour que nous cherchions à en triompher par la persévérance et la résolution.

Grâce au ciel, pour y parvenir nous ne sommes pas tout-à-fait déshérités de tout secours ; et, même considérée sous ce point de vue, notre situation se présente sous un aspect assez rassurant.

Souffrez que je vous l'expose en peu de mots.

Nous avons un premier avantage, et il n'est pas médiocre, c'est d'avoir, en quelque sorte, sous les pieds une mine neuve, à peine effleurée, où nous pouvons puiser à pleines mains.

La science, il est vrai, a visité l'Égypte bien souvent, et en tous sens. Elle l'a visitée, oui sans doute, mais elle ne l'a pas habitée. Ce privilège nous appartient : c'est à nous d'en recueillir les fruits.

Notre grande devancière a placé les jalons ; c'est, pour emprunter le langage de la géométrie, une triangulation du premier ordre, dont le réseau doit être rempli par nos

main, et nous ne nous donnerions que cette tâche, qu'elle serait déjà assez longue et assez belle.

Nous possédons sur l'Égypte, envisagée scientifiquement, une foule de beaux et de précieux travaux : mais ils sont épars, et ils attendent un corps de doctrine qui les relie. La zoologie, la phytologie, la minéralogie égyptiennes sont à créer comme ensemble ; la météorologie, qui prend en Europe un mouvement si considérable, s'attend à recevoir de nous de précieuses communications.

Si à cette nomenclature je n'ai pas joint l'archéologie, dont l'Égypte, cette mère des nations, est en quelque sorte la terre promise, c'est qu'à cet égard nous n'avons rien à envier à personne, et qu'un de nos membres cultive cette science avec un éclat qui fait autorité en Europe.

Enfin, pour clore cette espèce d'inventaire de nos ressources, les langues orientales, tant vivantes que mortes, et parmi celles-ci le Copte, dont la connaissance est aussi importante qu'elle est rare, trouve parmi vous, Messieurs, des interprètes savants et profonds.

Voilà, Messieurs, de vastes champs ouverts à nos travaux, et quand nous ne ferions qu'y glaner, encore accomplirions-nous une œuvre utile et méritoire, que le monde savant accueillera avec reconnaissance, soyez-en bien certains.

Ce serait nous faire une injure imméritée que de douter un instant de notre résolution d'entrer dans cette carrière : en avons-nous le pouvoir et les moyens, comme nous en avons la volonté ?

C'est ce qui nous reste à examiner ensemble pour terminer ce rapide aperçu.

Ici, Messieurs, nous n'allons plus rien rencontrer qui ne soit de nature à stimuler notre zèle et à soutenir nos efforts.

Quelle société naissante a rencontré, à son début, les moyens d'action tels que ceux dont la munificence de

S. A. le Vice-Roi nous a dotés, je devrais dire, comblés ?

Ce lieu même, où vous daignez m'écouter ; cette bibliothèque, déjà considérable, qui est devenue la nôtre, et où nous pouvons désormais puiser au trésor inépuisable de la science ancienne et moderne ; la libérale subvention, qui assure tout à la fois notre existence et la possibilité de nos travaux, nous devons tout à ses bienfaits éclairés ; et, lorsqu'au retour de son pèlerinage, Son Altesse nous exhortait à doter l'Égypte de travaux utiles à sa prospérité et profitables à sa gloire, elle faisait plus que nous adresser des encouragements, elle réclamait de nous une dette que nous avons contractée envers son gouvernement, et dont assurément aucun de nous ne songe à contester la légitimité.

Ainsi, Messieurs :

Teuero duce, et auspice Teuero.
Cras ingens iterabimus acquir.

Ces encouragements puissants sont-ils les seuls que nous ayons reçus ? Vous savez que non, Messieurs ; déjà, de tous côtés, les savants les plus distingués de l'Europe nous ont adressé leurs œuvres ; S. E. le Ministre de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics de France nous a fait part des intéressantes publications qui ressortent de son département ; M. le Duc de Luynes, dont l'amour pour la science est connu du monde entier, nous a permis, par ses libéralités, d'instituer un prix qui figurera avec honneur à la suite de celui que nous devons à la munificence du Vice-Roi.

Tout, Messieurs, s'accorde donc, à la fois, pour exciter notre zèle et pour faciliter nos travaux, tout, jusqu'au repos dont jouit cette terre privilégiée.

Jetez un regard autour de vous sur cet Orient déchiré par de si redoutables vicissitudes, qui présentent peut-être des vicissitudes plus redoutables encore ; comparez cette situa-

tion profondément troublée avec le calme qui nous entoure. — Ce calme si indispensable aux travaux de la pensée et aux recherches de la science, — puis, dites-nous si, parmi les contrées qui se vantent d'une civilisation plus avancée, il n'en est pas plus d'une peut-être qui pourrait envier, à juste titre, la tranquillité parfaite et la sécurité profonde que nous donne l'Egypte et celui qui la gouverne.

C'est donc ainsi, Messieurs, que la situation se résume ; d'une part, obligations morales presque converties en devoirs étroits par les encouragements que nous avons reçus et que nous avons acceptés ; de l'autre, possession au moins relative des moyens de nous acquitter.

Cet avertissement nous concerne tous, Messieurs, tous sans exception. Mais je sais, du reste, que nous avons à cœur d'y satisfaire et que pas un de nous ne permettra que tant de circonstances favorables ne soient réunies entre nos mains que pour y demeurer stériles. Continuons donc à joindre nos efforts pour élever à la science un édifice bien humble d'abord, sans doute ; mais le temps et la persévérance sont de bien grandes puissances, quand elles marchent de compagnie.

Dimidium facti, qui cœpit, habet.

Notre Secrétaire vient, à l'instant même, de vous faire connaître, Messieurs, de quelle manière la Société a jusqu'ici répondu à cet appel. Il ne m'appartient, à aucun titre, de me prononcer sur le mérite des travaux dont il vous a donné l'analyse lucide et raisonnée ; mais vous applaudirez hautement et sans réserve à leur nombre, si les considérations que je viens d'avoir l'honneur de vous soumettre ont frappé vos esprits et sont encore présentes à votre pensée.

Pas une seule de nos séances n'a été sans fruit, et jamais quelque travailleur, digne de nos éloges, n'a manqué d'y

apporter le contingent du produit de ses veilles. Je dis, Messieurs, à votre honneur, que cette persistance vaillante, que ne lassent ni ne découragent tant d'autres occupations, qui absorbent notre vie et écartent nos pas du chemin de la science, que cette persistance, dis-je, est un signe de vitalité, dont il faut tenir grand compte et que nous devons être heureux de reconnaître.

J'usurpe peut-être un mandat qui ne m'appartient pas ; mais je suis sûr de ne pas être désavoué, si j'ajoute que notre bureau nous a dignement secondés, en se tenant constamment, par son action intelligente, à la hauteur de sa délicate mission ; et je suis certain de n'être ici que l'interprète de l'assemblée tout entière, en le remerciant, en votre nom, de la manière distinguée dont il a conduit nos affaires et dirigé nos assemblées, pendant l'année qui vient de s'écouler.

La voie est donc ouverte, Messieurs : nous y sommes entrés franchement, hardiment, résolument ; il ne s'agit plus que de persévérer, mais de persévérer en avançant.

On a dit : avec une légère variante.

L'art est un feu qu'il faut nourrir,
Et qui s'éteint, s'il ne s'augmente ;

A la place de l'art, mettez la science, et ce sera une vérité plus évidente encore.

Persévérons donc, Messieurs, les uns, en consacrant à la science tout le loisir que leur laisse la vie pratique ; les autres, si ce loisir vient à leur manquer, en nous encourageant par leur présence à nos réunions.

N'oublions jamais que les assemblées nombreuses sont les seules réellement vivantes. Le concours de nos collègues donne non seulement un stimulant à nos travaux, il

donne encore de la lumière et de la fécondité à nos discussions.

Il en est plus d'un parmi nous, et nous ne le savons que trop, dont les heures sont bien strictement comptées; il n'en est aucun dont la présence ne nous donne le droit d'attendre un avis lumineux et profitable.

Que tous viennent, et beaucoup produiront.

C'est par ce vœu, oserais-je dire par ce conseil, que je terminerai cet aperçu pour lequel il ne me reste plus qu'à réclamer votre indulgence.

Ce discours sera également inséré dans notre Bulletin.

M. le Président donne ensuite la parole à M. Pereyra, qui lit un éloge de notre regretté collègue, M. Winder, ministre anglican d'Alexandrie.

SIGNORI E COLLEGHI !

Quella tralle istituzioni sociali che non volgesse al progresso e perfezionamento delle genti, non avrebbe ragione per sussistere, siccome inutili sariano le più alte speculazioni della mente, s'esse non avessero profittevoli applicazioni, ed allà scienza ch'è fattrice di civilizzazione non s'unisse la virtù morale che n'è essenziale elemento, nel qual'ordine d'idee parmi, abbia stupendo significato del carattere dell'epoca moderna la missione, di annualmente e solennemente premiare la virtù, affidata ad un consesso di litterati: l'accademia francese ha sì bella missione riguardo al generoso legato del

Barone de Montyon (*) in tal modo alla letteratura, nel cui nome si comprendono le parti tutte dell' umano sapere, si riconobbe l'alto magistero civile che perpetuamente esercitò appunto per il progresso e perfezionamento delle genti. Laonde avvisandoci essere necessario, a raggiunger siffatto supremo intento, il sodalizio tra il pensiero e l'azione, tra l'intelligenza ed il sentimento, dal che sol può derivare quell'armonia di forze e d'istituti sociali che mercede l'operare dei buoni la civiltà non pur conserva i suoi trovati ma si diffonde e meravigliosamente si sviluppa, emerger deve ragione di render onoranza grandissima a coloro, che con magnanimi intendimenti la ministrano e quando alcun d'essi al comun destino ha dato l'estremo tributo richiamare alla memoria dei posterì le nobili gesta o le inclite azioni di onorandi defunti sia per omaggio di solenne gratitudine, sia per incitare, con egregi esempi altri ad imitarli e ricordare come oltre il sepolcro l'uomo, nel rimpianto e nell'encomio dei superstiti beneficamente s'eterna.

Onorevole e pietoso ufficio sia a noi oggi, rammentare un nostro chiarissimo collega che nella

(*) Il Barone de Montyon è stato uno dei benefattori più intelligenti e generosi dell'umanità, oltre l'immenso bene che fece vivente, lasciò morendo 1275-000 franchi da erogarsene le rendite ad incoraggiamento delle scienze ed in ricompense di azioni virtuose e 3800-000 a spedali ed altri stabilimenti di beneficenza.

ricorrenza della solennità di questo giorno del decorso anno assistette per l'ultima volta alle riunioni dell'*Institut Egyptien*. Sul molto Reverendo Edmondo Winder Pastore della Congregazione protestante in Alessandria, permettetemi o Signori ch'io, non già con le squallide mie parole osi fare discorso condegno al tema, ma che invochi il tema stesso ad ottenere vostra benevole attenzione per brevi istanti.

In tutti i tempi vi furono religioni, culti, templi e sacerdoti (*) questi relegando la clemenza al cielo, spietati giudici si facevano in terra, ma col volger dei secoli il sacerdozio da casta sovrana dovette trasformarsi nell'umanità come cetto sociale, e da strumento di terrore e di tirannide ch'era stato in ottenebrate epoche divenire conforto nelle più gravi umane miserie.

Quasi tutto il mondo antico andò vittima delle jeraliche autorità; nei reconditi penetrali de templi, il popo-

(*) L'intolleranza parallellò coll'ignoranza, nessuna casta sacerdotale fu più dispotica e crudele della druidica la quale dommaticamente precettava: *la religione proibire d'imparare a legger e scrivere*. (Code sacré par Anot de Maizières) L'antica Roma, secondo Gibbon è stata tra le antiche nazioni la più tollerante: The various modes of worship which prevailed in the Roman world; were all considered by the people as equally true; by the philosopher, as equally false; and by the magistrate, as equally useful. And thus toleration produced not only mutual indulgence, but even religious concord (*Gibbon The History etc. Chap II*) Ed il mondo ha perpetuamente progredito: alla voce *tolleranza* ormai sovrasta il concetto più civile di *libertà di coscienza*.

lo si aberrava, adorava gli idoli, credeva agli Oracoli e dava ragione agli antropofagi sacerdoti di Bacco Omestes che strappavano dalle mani di Temistocle e d'Aristide i nipoti di Re Serse per imbandirli sul cruento altare: *Tantum religio potuit suadere malorum!*

Anco il mondo moderno ha purtroppo luride luride pagine, sorvegliamole! Ormai l'uomo, non tolse nè dal sommo Giove la folgore ma dalle nubi ha tratto scintilla d'infinita luce, ormai *patet omnibus veritas*, ormai le basi d'ogni teocratico reggimento furono smosse, il sacerdozio cessò d'essere una forza politica, i ministri di culti nel perdere l'azione su i destini degli imperi acquistarono un'influenza sulle coscienze tanto grande quanto è la virtù da cui s'ispirano e dallo scopo a cui tendono, come casta non hanno più potenza di male operare, come ceto hanno uffici ed occasioni multiformi di rendersi più d'altri benefici ed al carattere clericale colle virtù proprie dar quell'altezza per cui esclusivamente può sussistere riverita l'idea religiosa in mezzo a tante rovine di Templi, sacrari, tradizioni e credenze.

In queste avvertenze parmi, possono comprendersi le gravi difficoltà che si parano innanzi ai sacerdoti moderni nell'esercizio della loro missione e l'elogio che ne deriva a quei che sanno e riescono ad adempirla — E perciò reputiamo d'ogni più grande commendazione sia degno il nome del Re-

verendo Sir Edmondo Winder, commendazione tanto più vera e solenne in quanto che meglio d'interpretazione di pubblica voce è limpido eco del rimpianto che ogni ceto tributa alla di lui memoria. Ogni ceto con amorevole rispetto lo ricorda e ne celebra le virtù — una tale diffusa affezione ben meritò per l'austerità dei costumi, per la gentilezza dell'animo per le modeste abitudini; — disdegnoso d'ogni fastosa apparenza s'atteneva a quella nobile dignità che rende l'uomo onorando ed onorato in mezzo ogni ordine sociale, quella dignità di carattere ch'emerge da tranquilla coscienza e da elevezza di mente che senza inorgoglierlo, lo convince a non discender mai dal rango in cui l'educazione ricevuta, o la scelta professione lo hanno collocato e, lungi dal sentirsi e dal mostrarsi superbo o tracotante verso l'inferiori vi s'affratella non già abbassandosi a loro ma porgendo la mano per elevarli fino a lui.

Tale era il caratter morale del Reverendo Winder, di colui che potrebbesi citare quale splendido esempio -- quale illustrazione pratica delle eloquenti parole di De Lamartine : (*Des devoirs civils du curé*). « Le curé ne doit y avoir devant lui, comme devant Dieu, ni riche, ni pauvre, ni petit, ni grand, mais des hommes, c'est-à-dire des frères en misère et en espérances. Mais s'il ne doit refuser son ministère à personne, il ne doit pas l'offrir sans prudence à ceux

qui le dédaignent ou le méconnaissent. L'importunité de la charité même aigrit et repousse plus qu'elle n'attire; il doit souvent attendre qu'on vienne à lui ou qu'on l'appelle; il ne doit pas oublier que sous le régime de liberté absolue de tous les cultes, qui est la loi de notre état social, l'homme ne doit compte de sa religion qu'à Dieu et à sa conscience. »

Intorno alle vicende della vita del Reverendo Winder poche notizie ci riuscì raccogliere. -- Egli nacque in Inghilterra nel 1795 da genitori di modesta condizione e provvidi e solleciti di procurargli splendida educazione collocandolo nella celebre università di Cambridge ove fece il corso di studi classici e teologici ed ottenne gradi accademici compreso il titolo di *Magister Artium* -- a venti anni abbracciò la professione ecclesiastica e nel 1824 ottenne d'essere ascritto alla Regia marina britannica in qualità di Cappellano, durante circa quattro lustri corse *l'ampio regno de venti* visitando le regioni più lontane del Globo; -- con discernimento pari alla modestia discorreva di què lunghi viaggi, delle cose singolari osservate, de vari costumi dei popoli, del progresso che s'estendeva sovra tutte le genti e, con profonda convinzione in una legge provvidenziale credeva che il tutto tenda ad un benefico fine. Nutrito lo spirito come generalmente sono tutti i membri del clero protestante, della

lettura della bibbia ad ogni più grave cimento attinger potè da quel fonte fidanza di scampo ed in ogni più grave pericolo impavido mostrarsi, nè si trovò egli soltanto ad affrontare le procelle, trovossi anco in mezzo al furor delle battaglie; in quella di Navarino era sul vascello l'Albione (*) ove espostosi a conforto de' moribondi riportò una grave ferita, la di lui caritatevole e coraggiosa condotta fu onorevolmente segnalata al Governo che lo guiderdonò con una decorazione commemorativa del fatto, ma lungi egli dal compiacersi d'aver assistito a quel navale combattimento evitava di discorrerne: Molta gente ivi peri e poderosa flotta andò intieramente distrutta! Un ministro di stato potè far chiamare dal Re Giorgio al parlamento quella vittoria *Unworth event* sciagurato avvenimento contemplando le complicitanze di politici antagonismi che si sarebbero accresciute tra i potentati ma ben più grave sentenza poteva pronunciare un uomo educato a idee di pace universale a idee di universale amore, un ministro di religione vedendo in poche ore il mare e le rive coprirsi di cadaveri. E forse rimembrando sempre quell'orrida scena l'animo sentivasi tempestato da atri pensieri

(*) *L'Albion* est un des bâtiments qui ont le plus souffert: il soutint, avant l'arrivée du vaisseau français le *Breslaw*, le feu du *Lion* et celui d'une frégate turque de 50. Il eut 10 hommes tués et 50 blessés.
(*Précis de la bataille de Navarin.* — PARIS, 1829.)

ed invaderlo pietoso sdegno contro certe politiche necessità per le quali ancora si è costretti di usare ed abusare della forza non per altro che per impedire che altri ci prevenga quantunque Napoleone, massimo capitano, l' uomo che della forza *aveva fatto si grande sciupo diceva a De Fontanes, che niente nell'universo lo stupefaceva più della impotenza della forza.*

La vita di navigante, la vita di pacifico apostolo su guerresco naviglio perdurò al Reverendo Winder fino all'anno 1844, anno in cui prese stanza in Alessandria come già accennammo in qualità di Pastore della Congregazione protestante, ai giorni tempestosi, giorni sereni gli succedettero il cielo gli arrise in Egitto, i correligionari suoi precorsero con effusione di sentimenti a rendergli lieta la vita, letizia ch'ei trovò grandissima nell'adempire i doveri del ministero che rivestiva, nei classici studj e nell'elargire soccorsi ai miseri in modo di conforto non d'umiliazione, in modo di vera non ipocrita filantropia. Con tutti ed ovunque conservava dignitosa serenità, predicasse nel tempio, passeggiasse per la città, visitasse i conoscenti, intervenisse in funzioni, assistesse alle riunioni dell'Istituto Egiziano era sempre lo stesso, sempre il gentiluomo che ispirava altrui affettuosa reverenza. Non ebbe quella facile e sterile declamazione che seduce il vol-

go ebbe piuttosto l'eloquenza della ragione e del sentimento ebbe quel favellare ordinato, chiaro nei concetti esatto nelle espressioni che non inebbria nè confonde ma è atto a convincere, in questo senso, eloquente può chiamarsi il Sermone pronunziato nel 25 Dicembre dell'anno 1854 in inaugurazione della nuova chiesa anglicana;— l'essere stato quel discorso a reiterato invito dell'onorevole Congregazione pubblicato per le stampe(*) prova il favorevole giudizio ottenuto e l'esser il soggetto ivi svolto puramente religioso qual si conveniva alla circostanza sarebbe soverchio soffermarsi, soltanto noteremo che sceglieva per esordio epigrafe e per suggello del sermone medesimo le parole dell'Evangeliista Luca: *Glory to God in the highest and on earth peace. good will toward men. Gloria à Dio, pace alla terra, e benevolenza verso gli uomini.*

Ed infatti la benevolenza verso gli uomini egli sublimemente intendeva, la intendeva non pur verso i propri correligionari ma verso i miseri a qualsivosse credenza appartenessero, la intendeva non pur verso i vivi ma l'esercitò anco verso i defunti: del cimitero protestante ordinò s'aprissero le porte e ricetto ospitale non si ricusasse a morti stranieri al culto di cui egli era ministro.

(*) A Sermon preached on christmas day 1854, at the opining. under episcopal licence, of the English Protestant episcopal church at Alexandria by the chaplain Edmond Winder, M. A. London Bell et Baldy 186 Fleet street 1855.

Per que' che credono o vogliono far credere essere l'intolleranza in taluni casi un 'dovere ricordiamo « *non esservi sorta di male* (scriveva l'illustre Clemente XIV) *che non possa farsi credendo far del bene quando non si ha per guida che una devozione ignorante* » nè esservi sorta di bene che non possa farsi quando si abbia per guida una devozione illuminata.

Onore al Reverendo Edmondo Winder !

Le pastorali cure non gl'impedirono di continuare certi predeletti studi e volgerli ad investigazioni archeologiche per le quali erangli di grandissimo ajuto le cognizioni che possedeva di vari idiomi antichi e moderni massime del Greco, del Latino dell'Ebraico e dell'Arabo.

E negli ultimi anni, era intento a dar compimento a delle illustrazioni sulle antichità scoperte in Alessandria divisando farle inserire nei volumi degli atti dell'Istituto Egiziano; quando un'uomo della scienza e della coscienza del Reverendo Winder destinava alle stampe un'opera, può a priori giudicarsi per opera pregevole. -- La vanità, questo vizio che corrode ed aberra ogni mente inetta, nell'animo di lui non poteva penetrare.

Ma nell'ordine del tempo, che valgono i divisamenti degli uomini! il poema della vita abbia splendidi o poveri canti si compie sempre in un Elegia.

Un ministro di culto, più di qualunque altro

ha occasione sovente di pensare alla morte, lo stesso suo ministero s' eleva in un tal pensiero insegnando alle genti che la morte nella sfera dell' eternità.

È principio e non è fine !

Ma accader può di non crederla prossima nè accorgersi del micidiale carattere di una malattia, massimamente quando si abbia robusta fisica costituzione, imbalsamata da tranquillità di spirito e da vita temperata.

Così avvenne al Reverendo Winder-- una volta infermò; fu per lui cosa talmente nuova dal non comprendere nè l' indole gravissima nè l' intensità a cui rapidamente ascendeva. Medici valenti ed alacri accorsero -- l' arte non rispose ai loro desii -- l' infermità s' era impossessata dell' infermo, breve fu e da quella lungi la speme di guarigione. Il giorno 23. maggio del 1860, il Reverendo Edmondo Winder in età di anni 65 placidamente cessava di vivere; lasciò larga eredità d' affetti e splendida fama. Tutte le sue carte per superiore disposizione furono mandate in Inghilterra. Estrema parola di giusta lode, sia il voto che facciamo di veder onorato condegnamente il di lui nome colla pubblicazione di que' scritti ch' egli stesso divisava dar in luce.

Ed a conclusione morale di questi brevi cenni ripeteremo col fondatore di Walhalla; La gloria presso i contemporanei è poca cosa, presso i posteri più,

non tutto; il meglio è l'intrinsico valore, a fronte del quale ogni altro sparisce; Questo è l'unica cosa che prendiamo con noi; esso dura, come l'anima, eterno.

Ce discours sera inséré dans le Bulletin de l'Institut.

L'assemblée se forme en comité secret, pour procéder au renouvellement du bureau, pour l'année 1861-62.



SÉANCE DU 11 JANVIER 1861.

Présidence de M. DE CHAMBURW.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance écrite se compose :

1° D'une lettre de M. Quetelet, Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale des sciences, des lettres et des beaux arts de Belgique, lequel nous informe que cette société savante adhère, suivant notre demande, à la proposition d'échange de ses publications avec les nôtres, et accompagne cet avis de l'envoi :

Des bulletins de l'Académie Royale de Belgique, année 1859, T. VI, T. VII et T. VIII,

Et de l'Annuaire de l'Académie Royale de Belgique 1860. (26^{me} année).

L'honorable et savant directeur de l'observatoire de Bruxelles joint à cet envoi, pour être offerts à notre bibliothèque, ses observations des phénomènes périodiques, (extraits des mémoires de l'Académie Royale de Belgique);

Son travail sur la détermination de la différence de longitude des observatoires de Bruxelles et de Berlin;

Les deux lettres adressées à M. Quetelet, l'une par M. Maury, Directeur de l'observatoire de Washington, sur la nécessité d'un système général d'observations nautiques et météorologiques, l'autre par le père Secchi, Directeur de l'observatoire de Rome.

Ces ouvrages sont déposés, au nom de notre honorable collègue, M. Quetelet, dans la nouvelle bibliothèque d'Alexandrie; des remerciements lui seront adressés;

2° D'une lettre de M. Rifaha-Bey, directeur de l'école militaire du Caire, qui nous adresse un hymne national en langue arabe, avec la traduction française dont il sera donné lecture dans cette séance même.

La correspondance imprimée comprend :

Les Annales du commerce extérieur, depuis le N° 1287 jusqu'au N° 1295, publiées par le Ministère de l'agriculture, du commerce et des travaux publics de France, suite;

Roudh-el-Kartaj, Histoire des Souverains du Maghreb, traduite de l'arabe par M. A. Beaumier, Agent, Vice-Consul de France à Rabat-el-Salé (Maroc), et offerte à notre bibliothèque par notre savant collègue M. Albert Cohn. — Remerciements à ce savant, et, sur la proposition de M. Pereyra et de M. Schnepf, M. Beaumier est porté sur la liste des candidats au titre de membre correspondant de l'Institut Egyptien;

Notia Editionis Codicis Biblicorum sinaïtici..... par M. Tischendorf, un de nos membres honoraires, qui fait hommage à la bibliothèque de l'Institut Egyptien, d'un exemplaire de sa nouvelle publication. — Remerciements;

Notice du Musée Egyptien de Son Altesse le Vice-Roi d'Egypte, par M. H. de Montaut. — Remerciements;

Plusieurs numéros du journal arabe de Beyrouth, de de l'Hydrothérapie, de l'Isthme de Suez, de l'Akhbâr, etc.;

A propos de la publication du manuscrit grec, dont

M. Tischendorf vient de nous adresser un exemplaire, notre collègue M. Kabis, qui a parcouru à la hâte ce travail, dit qu'il a été étonné d'y trouver une mention assez flatteuse à son égard, ce dont il sait gré à l'auteur ; il ajoute cependant qu'il aurait voulu n'avoir qu'à en exprimer ses remerciements à M. Tischendorf ; mais, « à mon grand regret, continue-t-il, je me vois forcé de relever quelques inexactitudes dont je vous demande, Messieurs, la permission de vous entretenir un moment. A la page 65, M. Tischendorf dit avoir appris de moi que le manuscrit copte qu'il cite contient plusieurs parties qui intéressent l'étude de la langue copte *« nei pauca continet ad ipsam cognitionem ejus sive « dialecti augendam: id quod nobis affirmavit Marcus Kabis, etc. »* « Je suis fâché, continue notre collègue, d'avoir à vous annoncer, Messieurs, que, non-seulement, je n'ai rien affirmé de pareil à M. Tischendorf, mais que je n'ai même jamais eu l'honneur de m'entretenir avec ce savant, et que je ne le connais pas. Du reste, d'après moi, dit M. Kabis, la seule importance de ce manuscrit, que j'ai lu avec une grande attention, consiste dans une vingtaine de mots qui n'existent pas dans les dictionnaires coptes, que j'ai recueillis et dont je garde une note fidèle, avec d'autres expressions dont je compte, sous peu, entretenir l'Institut Egyptien. »

« Il y a plus encore, ajoute notre collègue; M. Tischendorf publie une partie de la traduction italienne de ce manuscrit, traduction que j'ai faite pour un ami; il critique l'ordre dans lequel se suivent les feuilles numérotées et que j'ai conservé dans ma traduction *« Sequor, dit-il, ordinem foliorum ab illo indicatum; qui quidem quam male constitutus sil ex eo intelligitur quod qua ad res ultimas spectant a victoris martyrio non distinxit »*

« Mais avant de vous exposer, Messieurs, mes observations

à cet égard, dit M. Kabis, il est indispensable que j'entre dans quelques détails relatifs à l'histoire du manuscrit copte lui-même, qui traite du martyre de St-Victor :

« Ce manuscrit appartenait à un arabe, qui l'a vendu à un habitant du Caire lequel, à son tour, l'a vendu à M. Vassalli actuellement conservateur du musée Egyptien de Naples. — On ne peut trop savoir si c'est par l'action du feu ou autrement que les feuilles de ce manuscrit étaient tellement collées les unes aux autres qu'elles ne formaient qu'une masse dure, comme une pierre ou une planche. M. Vassalli parvint cependant à les séparer les unes des autres, mais non sans les briser et les mutiler. Au fur et à mesure qu'il en détachait une feuille, il l'enveloppait dans du papier, en ayant soin de marquer chaque enveloppe d'un numéro d'ordre.

« Cette opération terminée, M. Vassalli, qui alors n'était pas très-avancé dans la langue copte, m'apporta ces feuilles ainsi enveloppées, dit M. Kabis, en me priant de lui en traduire quelques passages, afin de pouvoir en apprécier le contenu. Je les ai traduites toutes, les unes après les autres, dans l'ordre indiqué par mon ami. C'était lui être utile ainsi, puisqu'à l'aide de cette traduction il pouvait lire et comprendre le texte. D'ailleurs le manuscrit était dans de si mauvaises conditions que, pour y mettre de l'ordre, (si toutefois, dit M. Kabis, il était dérangé, ce dont je doute), il aurait fallu y consacrer beaucoup de temps, et probablement sans succès, dans tous les cas sans utilité, puisqu'il n'y s'agit que d'une histoire apocryphe.

« Cette simple exposition des faits, continue M. Kabis, doit vous convaincre, Messieurs, que M. Tischendorf n'avait pas le droit de publier, même sous forme de spécimen, une traduction faite pour l'usage privé d'un ami, et nullement destinée à être livrée à la publicité, sans notes, sans commentaires, sans justifications, sans rectifications et sans corrections.

« En prenant sur lui de la publier, M. Tischendorf ne devait pas du moins se couvrir de mon nom vis-à-vis du public, ce pourquoi il n'a ni sollicité, ni obtenu mon consentement. J'insiste là-dessus, à dessein, dit notre collègue, parce que je me suis trouvé bien souvent, vu l'état détérioré du manuscrit, dans la nécessité de remplir des lacunes par des conjectures qui peuvent bien ne pas être toujours fondées, et que j'aurais examinées plus scrupuleusement et discutées avec soin, avant de livrer ma traduction au public.

« Quant à l'objection que M. Tischendorf élève contre l'ordre des feuilles, en ce que le sujet traité, depuis la 14^{me} jusqu'à la 21^{me} feuille, n'appartient pas au martyre de St-Victor, je crois que cette objection porte à faux, parce que cela ne prouve aucunement que les feuilles soient déplacées. Il y est question d'un sujet moral; on y traite de la vertu, du vice et du jugement dernier.— Or, il n'est pas rare de voir les coptes entremêler à l'Histoire la morale et la didactique; c'est même là une manière qui leur est bien habituelle, et, ajoute M. Kabis, si j'avais le manuscrit à la main, il ne me serait probablement pas bien difficile d'appuyer mon dire de preuves évidentes pour vous tous, Messieurs; peut-être aussi me serait-il possible de vous montrer que les feuilles sont bien à leur place. Dans tous les cas, dit-il, sa traduction qui n'était faite que pour une seule personne, devait être, avant tout, utile à cette personne pour retrouver, sous les mêmes numéros, le même sujet, dans le texte et dans la traduction. Ceci, d'ailleurs, si lesdites feuilles doivent réellement occuper une autre place que celle qu'elles ont, permettait à M. Tischendorf, qui destinait son travail à la publicité, d'adopter l'ordre le plus vraisemblable et le plus juste; pourquoi donc ne s'est-il pas donné cette satisfaction de mieux faire? N'aurait-il cédé qu'au plaisir de la critique? Dans ce cas elle touche mal.— Ou bien, lui-même

ne pouvait-il assigner d'autre place à ces feuilles ? Alors, d'où vient ce besoin de s'en prendre à d'autres ? »

L'ordre du jour appelle ensuite la lecture de la poésie de M. Rifaha-Bey. A mesure que M. Kabis lit une strophe du texte arabe, M. le secrétaire en lit la traduction française de l'auteur même. Cette composition est accueillie avec la plus vive sympathie par l'Assemblée, qui charge une Commission, composée de MM. Abdallah-Saïd, Pereyra et Kabis, rapporteur, de lui en présenter une appréciation nette et précise.

L'heure avancée ne permet pas d'entreprendre une autre lecture ; la séance est levée à cinq heures et demie.

SÉANCE DU 25 JANVIER 1861.

Présidence de M. COLUCCI-BEY.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance se compose :

D'une lettre de notre honorable collègue, M. Clot-Bey, qui fait hommage à la bibliothèque de l'Institut Egyptien, d'un exemplaire de la biographie de Mohammed-Ali, et qui nous offre son concours obligeant pour les publications que nous nous proposons de faire en France ;

De plusieurs journaux littéraires et scientifiques.

L'ordre du jour appelle la discussion relative à la création d'une Présidence honoraire, M. le Président expose, en peu de mots, les raisons que chacun des orateurs a fait valoir, dans la précédente réunion, sur les avantages et la haute convenance qu'il y aurait à conférer ce titre exceptionnel à un homme hors ligne, et par son savoir et par son attachement pour l'Egypte. M. Jomard-Bey est, en outre, le seul trait-d'union entre l'ancien Institut d'Egypte et notre propre œuvre.

M. le colonel d'Arnaud dit que l'Institut Egyptien ne saurait faire un meilleur choix, pour honorer un passé glorieux, tout en y rattachant son existence propre; que M. Jomard-Bey représente la plus grande illustration vivante de l'Egypte, et que le dévouement qu'il montre à notre œuvre, doit le rendre encore plus cher à notre souvenir.

M. Pereyra ne s'élève pas contre une manifestation unanime envers l'honorable M. Jomard-Bey; mais, tout en cédant à des sentiments si justes et si louables, notre collègue croit devoir évoquer le règlement; il se demande si l'Assemblée peut, sans en enfreindre la teneur, procéder à la création d'une Présidence honoraire.

M. Grégoire insiste sur ce qu'un titre honorifique n'entraîne nullement un droit d'immixtion dans la direction active d'une société savante; qu'un Président honoraire est un protecteur illustre par sa position et par ses connaissances. Il est d'avis qu'une assemblée peut toujours en choisir, sans pour cela abuser de ses droits ou manquer à des engagements antérieurs, quand même il en existerait.

M. le Secrétaire dit que les statuts de la Compagnie ne s'opposent en aucune manière à l'élection que le bureau soumet à l'Assemblée; que, du reste, il pourrait citer à cette occasion une foule d'exemples de sociétés scientifiques et littéraires, qui ont créé des présidences honoraires; et pour bien des raisons, qu'il développe, l'Institut Egyptien manquerait à sa véritable vocation, à toutes ses aspirations et à la saine tradition, s'il ne saisissait avec empressement l'occasion de renouer le présent au passé, par l'incorporation plus intime, parmi nous, de M. Jomard-Bey, le seul vétéran de cette fameuse cohorte de savants, qui nous a transmis tant de chefs-d'œuvre, dont l'investigation contemporaine ne peut que faire admirer davantage le mérite et la perfection.

M. le Président rappelle qu'il ne s'agit, quant à présent,

que d'une seule chose, conférer le titre de Président honoraire de l'Institut Egyptien à M. Jomard-Bey, et qu'il ne peut être question de créer un poste constant et perpétuel; qu'il croit devoir informer l'Assemblée que le vote qu'elle va émettre ne doit porter que sur cette seule nomination.

L'Assemblée, d'une voix unanime, acclame M. Jomard-Bey, Président honoraire de l'Institut Egyptien.

La parole est à M. Colucci-Bey pour la lecture d'un mémoire qui traite de la statistique relative à la population égyptienne, pour les deux dernières années. — Dans ce travail, qui fait suite à un autre que notre collègue nous a communiqué, il y a quelque mois, sur la population de l'Egypte, il est question, dans une série de tableaux, d'abord du rapport des naissances entre les deux sexes, rapport qui donne vingt-deux naissances du sexe masculin pour vingt-une du sexe féminin. — Puis, l'auteur discutant l'influence des climats sur les conceptions et les naissances, dit : « En Egypte, où l'uniformité des saisons exclut les températures extrêmes, les naissances se répartissent d'une manière à peu près égale dans tous les mois de l'année. » — La proportion des morts-nés, suivant M. Colucci-Bey, est d'environ un mort-né sur quatorze naissances à Alexandrie, et un sur dix-neuf au Caire. La mauvaise nourriture, le travail excessif seraient cause que la longévité en Egypte n'est pas plus considérable qu'en Europe. Cet important travail se termine, en donnant pour résultat du dernier recensement de la population égyptienne, 3,797,000 âmes; ce qui, d'après les données de ces dernières années, fournit une naissance sur vingt-cinq habitants.

A propos d'exemples de longévité que M. Colucci-Bey a cités dans son mémoire, M. Grégoire pense qu'en l'absence de tout enregistrement des naissances, et vu l'incapacité absolue de l'arabe de compter les années de sa vie, il est

presque impossible de connaître l'âge des gens de ce pays ; il suspecte surtout le dire des vieillards, qui, obéissant à une certaine vanité, sont toujours portés à renchérir encore sur le nombre des années qu'ils ont déjà passées. Pour notre collègue, qui connaît de bien près les égyptiens, la longévité dans ce pays est beaucoup inférieure à celle des peuples de l'Europe ; il se rappelle avoir rectifié, dans maintes circonstances déjà, des erreurs populaires à cet égard. Que de fois il a vu, dans les villages du Delta, des vieillards qui passaient pour centenaires, et qui, après examen fait, à l'aide des événements qui se sont produits pendant leur enfance, étaient loin d'approcher de cette extrême vieillesse.

M. Colucci-Bey reconnaît bien volontiers qu'il n'est pas possible de savoir, d'une manière précise, l'âge des égyptiens ; mais il soutient qu'en le déterminant, au moyen des événements du passé, il est facile de savoir si un homme a réellement passé le terme extrême de la vie ordinaire, qu'il fixe entre quatre-vingts et quatre-vingt-dix ans.

Il pense que la cause de la longévité en Egypte doit tenir surtout à la précocité de la femme, qui est nubile à quatorze ou à treize ans ; à ce que les mariages se font à cet âge, le plus communément, et que les enfants qui en naissent sont robustes et bien portants. Les enfants égyptiens, dit-il, ne sont pas contrefaits, et ils n'apportent pas en naissant de maladies héréditaires.

M. Grégoire trouve que son collègue fait un cercle vicieux, en admettant que le terme de la vie ordinaire en Egypte est 80 ou 90 ans, car c'est ce qu'il devait d'abord prouver ; qu'il est plus inexact encore de partir de là pour juger de l'âge de la haute vieillesse de certains individus. Quant à la constitution robuste des enfants et au petit nombre de mal formés, cela lui paraît entièrement être semblable à ce qu'on voit dans tous les pays à mœurs à peu près primitives, où les

femmes et surtout les mères n'ont pas à contrarier les lois de la nature, pour se conformer à des usages imposés par la mode et aux exigences de la société.

M. Schnepf voit dans le mémoire de M. Colucci-Bey une tentative heureuse d'un travail de statistique, qui fournit quelques données précises sur l'Egypte, mais qui ouvre surtout une voie nouvelle, promettant d'être fertile, à condition, toutefois, que les conclusions ne dépassent pas les prémisses posées dans des chiffres précis. C'est ainsi que M. Colucci-Bey admet l'égalité, l'uniformité du climat en Egypte, et qu'il discute de son influence sur les conceptions, sans nous avoir prouvé, au préalable, la réalité de cette uniformité constante. De même, avant de poser en principe que la longévité en Egypte dépend des mariages précoces, il aurait fallu montrer, à l'aide de chiffres, que la vie moyenne est plus longue dans ce pays que dans tel ou tel autre pays, où les mariages précoces sont plus rares; c'est là encore un point qui est en question; puis, éloignant toutes les autres causes, il aurait fallu établir un parallèle entre la proportion des mariages qui se font entre jeunes gens et entre jeunes et vieux, dans ce pays et chez d'autres peuples, etc., etc. Il est notoire que la puissance d'une nation ne saurait jamais être dans un rapport direct avec les naissances, mais, pour tous les statisticiens, la prospérité d'un état, la force d'un peuple est en raison directe de la durée de la vie moyenne; et celle-ci est sensiblement plus grande en France qu'en Angleterre, puisqu'elle est de trente-cinq ans dans le premier de ces pays, et de vingt-huit ans seulement dans le second. Quant à l'opinion émise un peu gratuitement dans le travail de notre honorable collègue, sur la non transmissibilité en Egypte des maladies héréditaires des parents aux enfants, cela mérite plus qu'une simple assertion; il faut des faits et des faits bien observés, avant de pouvoir sou-

tenir une pareille opinion , qui est toute en opposition avec ce que la science nous a appris jusqu'à ce jour. En effet, dire qu'un enfant peut naître d'un père, ou d'une mère syphilitique, cancéreux, tuberculeux, etc., sans porter avec lui des symptômes de syphilis, des dispositions au cancer et au tubercule, c'est avancer une chose qui n'a pas cours en pathologie et qui est contraire à toutes les saines doctrines, ainsi qu'à tout ce que nous voyons journellement dans la pratique de la médecine.

M. Colucci-Bey ne persiste pas moins dans son dire, en rappelant et en faisant valoir les arguments invoqués dans son travail.

L'Assemblée ne méconnaissant pas, toutefois, l'importance de la communication qui vient d'être le sujet de quelques observations, décide que le travail de M. Colucci-Bey sera imprimé dans notre volume des mémoires, à la suite de celui qui traite de la population.

Renvoi à la Commission de publication.

L'heure avancée clot la séance à six heures.



SÉANCE DU 8 FÉVRIER 1861.

Présidence de M. DE CHAMBURE.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance comprend :

Une lettre de S. Exc. M. Mamiani, Ministre de l'Instruction publique d'Italie, qui accuse réception de son brevet de membre honoraire de l'Institut Egyptien ;

Une lettre de M. Jomard-Bey, laquelle est accompagnée de plusieurs ouvrages publiés par ce savant, qui en fait don à notre Bibliothèque, tels que :

La biographie de Conté, ce savant illustre dont Monge, son collègue, disait qu'il « a toutes les sciences dans la tête et tous les arts dans la main ; » — son rapport sur le prix annuel fondé par la Société de Géographie, pour la découverte la plus importante ; son voyage au Darfour, au Ouaday, par le Cheykh, Mohammed-Ibn.-Omar-el-Tounsy, publié par lui-même et par M. Perron, notre collègue ; coup-d'œil sur l'île Formose ; une série de rapports divers, etc., etc. — Ces ouvrages sont inscrits dans le catalogue de la nouvelle Bibliothèque d'Alexandrie, au nom de M. Jomard-Bey, et

des remerciements seront adressés à notre très-illustre Président honoraire;

Une lettre du docteur G. de Breuning, de Vienne, qui accuse réception de son diplôme de membre correspondant de l'Institut Egyptien;

Une lettre conçue dans les mêmes termes et écrite dans le même but, de M. le docteur Rey, chirurgien de la marine impériale de France, à l'hôpital de Toulon.

M. le secrétaire donne ensuite lecture d'un projet que M. le professeur Gastinel soumet à l'Institut Egyptien, et dans lequel notre savant collègue nous propose de consacrer les vacances prochaines « que lui laisse le mois de Ramadan » pour explorer le littoral de la Mer Rouge, y rechercher les plantes à iode, visiter les sources thermales de la côte Orientale de cette mer, analyser les eaux sulfureuses qu'on y signale, etc., etc. Pour rendre cette excursion aussi profitable que possible aux sciences, il demande que M. Achemet Nada, professeur d'histoire naturelle à l'école de Médecine du Caire, lui soit adjoint, et que l'Institut intervienne auprès de l'autorité compétente, pour qu'elle veuille lui accorder sa protection et donner à cette excursion le caractère d'une mission scientifique, dans les provinces Orientales de l'Egypte.

L'Assemblée louant la généreuse initiative de M. le professeur Gastinel, ne peut qu'appuyer la proposition émise par ce savant, et elle décide que les démarches seront faites auprès de notre honorable collègue, Son Exc. M. Kœnig-Bey, pour qu'il soit donné suite à ce projet.

Nous recevons de S. Exc. M. Rouher, Ministre de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics de France, la suite des annales du commerce extérieur, numéros 1296 à 1305, publiées par ce département. — Remerciements.

Notre collègue, M. le baron H. Larrey, nous adresse, en

en faisant hommage à la Bibliothèque de l'Institut Egyptien, les publications suivantes :

Larrey, chirurgien en chef de la grande armée; Etude, par M. Dupré. — Paris, 1860. — Des amputations consécutives à l'osteomyélite, par M. le baron Larrey; Rapports sur l'amputation de la cuisse, dans l'articulation de la hanche; sur la désarticulation coxo-fémorale, par le même; Comptendu du service de clinique chirurgicale de M. le baron H. Larrey, semestre d'été de 1856; des remerciements seront adressés à l'auteur.

M. le docteur Godard, ancien interne des hôpitaux civils de Paris, etc., nous adresse, à titre de don à la Bibliothèque de l'Institut Egyptien, les publications suivantes : Etudes sur la monorchidie et la chryptorchidie chez l'homme. — Paris, 1856, 1857. — Recherches sur la substitution graisseuse des reins; 1859. — Recherches tératologiques sur l'appareil séminal de l'homme; 1860. — Des remerciements sont votés à l'auteur, et sur la proposition de M. Schnepf, appuyée de M. Pensa, son nom est placé sur la liste des candidats, au titre de membre correspondant de l'Institut Egyptien;

Plusieurs numéros du journal Arabe de Beyrouth, du journal l'Isthme de Suez; le tableau résumant les exportations par le port d'Alexandrie, dans les années 1857, 58, 59 et 60, publié par MM. Lévi frères, etc., etc.

La parole est à M. Kabis, pour la lecture d'un rapport sur une poésie en langue Arabe, de notre collègue M. Rifaha-Bey.

Les conclusions de M. le rapporteur, proposant des remerciements à l'auteur; et le dépôt du poème dans nos archives, sont adoptées par l'Assemblée. Le rapport devant paraître dans notre volume des mémoires, est renvoyé au comité de publication.

M. le Secrétaire communique à l'Assemblée des tableaux

qui résument ses observations météorologiques, recueillies à Alexandrie, pendant l'année 1859-60, et faisant suite à celles qu'il a présentées à l'Institut Egyptien, il y a un an, sur le même objet. Toutefois, il fait remarquer que la station n'a plus été la même; celle de la dernière année est à 45 mètres au-dessus de celle de l'année précédente. De là des différences, il est vrai, peu sensibles, dans la pression atmosphérique; ainsi, tandis que la moyenne de l'année 1858-59, était de 760,37, celle-ci n'a été, en 1859-60, que de 758,44.

C'est probablement à la même cause que l'observateur doit attribuer les différences dans les moyennes de la température, qui était de 21°,14 dans la première, et de 22°,09 dans la seconde année. — Mais les maxima et les minima des moyennes, tombent dans les mêmes mois, et les plus grandes chaleurs, dans l'une et l'autre année, coïncident avec les jours où règne le Khamsin.

L'auteur insiste, d'une manière toute particulière, sur les oscillations du thermomètre, sensibles surtout pendant les fortes chaleurs, et seulement dans la période ascensionnelle de la colonne mercurielle, c'est-à-dire, depuis le lever du soleil jusque vers deux heures du soir. — La colonne baisse, au contraire, graduellement et lentement.

D'après le résultat de deux années d'observation, les vents régissent avec une fréquence bien variée; ceux d'Ouest sont les plus fréquents, ceux d'Est sont les moins fréquents, ceux de Nord viennent après ceux d'Ouest, et ceux de Sud précèdent ceux d'Est. — Le Khamsin, vent qui souffle du Sud, avec des déviations peu prononcées vers l'Ouest ou l'Est, a duré pendant les cinq mois de février, mars, avril, mai et juin, mais, en tout, seulement seize jours.

Quant aux hydrométéores, il est tombé 243^{mm},7 d'eau, dans la dernière année, tandis que, l'année précédente, il en est tombé 318^{mm},3; il pleut plus pendant la nuit que pendant le

jour, et, si la moyenne en vingt-quatre heures ne s'élève qu'à 3^{mm},74, le maximum d'eau tombée dans une journée s'est cependant élevé à 35^{mm},6, et cela en décembre. — La tension de la vapeur d'eau contenue dans l'air a été sensiblement plus grande, dans cette dernière station, que dans la station précédente; ainsi, l'air renfermait le plus habituellement entre 50 et 60 p. 0/0 d'humidité; mais, pendant le Khamsin, le degré de sécheresse de l'air ne s'élevait plus qu'à 17 et même à 16 p.0/0, sécheresse qui n'a jamais été signalée jusqu'à ce jour, que par Rose, Ehrenberg et de Humbold, également pendant la durée d'un vent de Sud, dans les vallées de l'Irtisch et de l'Obi. — Est-ce bien là la plus grande sécheresse que puisse renfermer l'air respirable?

M. de Chambure croit devoir faire observer, à l'occasion de cette communication, combien les études météorologiques offrent d'intérêt par les nouveautés inattendues qu'elles découvrent dans les phénomènes atmosphériques; les faits que cette science encore naissante a dévoilés déjà, font penser, aujourd'hui, que tout y est à contrôler, à revoir, à réformer; et il n'hésite pas à déclarer que, selon lui, l'Institut contribuera sérieusement au progrès des sciences par des travaux de cette nature. Il rappelle les tentatives que d'autres Sociétés de l'Europe et de l'Amérique font, depuis quelques années seulement, pour arriver à faire concorder entre elles les recherches de cette nature, poursuivies sur tous les points du globe.

M. Schnepf ajoute à sa communication qu'il s'est adressé, spontanément, à notre honorable collègue, M. Quetelet, l'un des promoteurs de l'idée de centraliser toutes les observations météorologiques recueillies dans n'importe quelle station du globe, pour tâcher d'arriver à une base scientifique précise et stable; il voudrait relier ses recherches à celles des autres observateurs, afin de les rendre ainsi

plus comparables et plus profitables aux connaissances de l'homme.

M. le Président revient encore sur quelques-unes des particularités signalées dans le travail de M. Schnepf, et finit en proposant de joindre ce mémoire à celui que M. le Secrétaire a communiqué à l'Institut Egyptien, l'année dernière, et de les publier, l'un et l'autre, dans notre volume. — La proposition est acceptée.

Renvoi au comité de publication.

Sur la proposition du bureau, la liste des candidats aux titres de membres correspondants est ouverte :

MM. Thurburn et Pereyra demandent à y comprendre :

Le R. H.-C. Reichhardt, missionnaire anglican, en résidence au Caire ;

MM. de Chambure et Schnepf présentent :

M. Maunier, agent français et agronome à Thèbes ;

M. le docteur Sarell, membre de la Société impériale de médecine de Constantinople ;

M. le docteur Périer, chirurgien principal à l'Hôtel des Invalides de Paris, etc. ;

M. Achmed Nada, professeur d'histoire naturelle à l'école de médecine du Caire ;

M. Khalil-el-Khouri, rédacteur en chef du journal Arabe de Beyrouth ;

M. le docteur Gaillardot, botaniste distingué, attaché à la mission scientifique de M. Renan, en Syrie.

Sur la proposition de MM. Thurburn et Schnepf,

M. Joseph Coulthard, secrétaire général de l'agence et du consulat de S. M. Britannique, en Egypte, est porté sur la liste des candidats au titre de membre résidant de l'Institut Egyptien, et comme tel, il sera invité à nous présenter un travail.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à cinq heures et demie.

SÉANCE DU 22 FÉVRIER 1861.

Présidence de M. PENSA.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance se compose :

D'une lettre de M. le docteur Léemans, directeur du Musée royal Néerlandais d'antiquités, de Leyde, qui accuse réception de son diplôme de membre honoraire de l'Institut Egyptien ;

D'une semblable lettre, écrite dans le même but, du professeur Andrea Zambelli, également nommé membre honoraire ;

De l'envoi d'un travail manuscrit de notre collègue M. Walmas, sur les langues sémitiques. Lecture en sera donnée dans une des prochaines séances ;

Du Bulletin mensuel de la Société impériale zoologique d'acclimatation, t. VII, n° 12 ;

Des Mémoires et Bulletin de la Société de Géographie de Genève ; t. I, 2^{me} livre ;

De la Gazette Médicale d'Orient ; n° 44 ;

Du journal Arabe de Beyrout; du journal de l'Isthme de Suez, de la Médecine contemporaine, etc., etc.

M. Pensa cède la présidence à M. Pereyra, et communique à l'Assemblée un travail qui a pour titre : *De la Constitution médicale de la ville d'Alexandrie, pendant l'année 1860.*

L'auteur rappelle succinctement les conditions météorologiques prédominantes, pendant cette année, en se basant sur les observations dont votre secrétaire vous a fait connaître le résultat, dans une précédente séance; puis, abordant l'étude des divers états morbides qu'il a vu se succéder, dans la nombreuse clientèle qu'il possède, parmi la population européenne de notre ville, M. Pensa divise ses observations en deux séries, celles qui se rapportent aux maladies communes et habituelles à ce pays, telles que les inflammations aiguës des voies respiratoires, celles du système nerveux, les désordres fonctionnels de ce système, les affections de l'appareil digestif, les gastrites, les hépatites si fréquentes, soit primitivement, soit consécutivement aux diarrhées et à la dysenterie; il traite également des ophthalmies, qui lui semblent devenir moins graves, plus rares; notre collègue dit qu'il n'a pas eu encore à déplorer une seule perte de vue, depuis qu'il est en Egypte.

Dans la seconde partie de son mémoire, M. Pensa va traiter, d'une manière toute particulière, de l'épidémie qui a régné à Alexandrie, pendant les derniers mois de l'année 1860; mais l'heure avancée ne lui permet pas de continuer sa lecture. Renvoi à la prochaine séance.

L'Assemblée, formée en comité d'élection, confère le titre de membre correspondant de l'Institut Egyptien à

MM. le Révérend H.-C. Reichhard, missionnaire anglican,
au Caire;
Maunier, agronome à Thèbes;

MM. le Docteur Sarell , membre de la Société impériale de médecine de Constantinople ;

Le Docteur N. Périer, chirurgien principal à l'Hôtel des Invalides de Paris ;

Le Docteur Gaillardot , botaniste attaché à la mission scientifique française, en Syrie;

Achmed Nada, professeur d'histoire naturelle à l'école de médecine du Caire ;

Khalil-el-Khouri, rédacteur en chef du journal arabe de Beyrout.

La séance est levée à six heures.

SÉANCE DU 5 MARS 1861.

Présidence de M. OGILVIE.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance comprend :

Une lettre de M. Maunier, agronome de Thèbes, qui nous informe qu'il a reçu la graine du papaver rheas dont notre honorable correspondant, M. Aubergier, de Clermont-Ferrand, nous a envoyé un échantillon pour en faire un essai de culture dans la Thébaïde même. M. Maunier nous promet d'instituer cette expérience, de la suivre dans ses différentes phases, d'en tenir une note détaillée, de nous faire parvenir des échantillons de son produit et le résultat de son expérimentation.

La suite des Annales du commerce extérieur, n° 4306 à 4343, publiées par le Ministre de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics de France ;

Le discours que M. Garcin de Tassy, membre de l'Institut, a prononcé à l'ouverture de son cours d'Hindoustani à la Bibliothèque impériale, le 7 février 1861 ;

Plusieurs numéros du journal l'Isthme de Suez, du journal

arabe de Beyrout, de la Médecine contemporainè, etc., etc.
— Remerciments.

M. le Secrétaire informe l'Assemblée que le bureau de l'Institut Egyptien a été reçu par S. A. le Vice-Roi, le 10 mars 1831, lors du retour du Prince à Alexandrie, après son pèlerinage à Médine, et que M. le Président lui a adressé ces quelques mots :

Monseigneur,

L'Institut Egyptien est heureux de mêler aux manifestations générales de joie et de bonheur de ce jour, les vœux sincères qu'il forme pour la prospérité et la gloire de Votre Altesse.

La haute et généreuse protection que vous accordez, Monseigneur, aux lettres, aux sciences et aux arts, fait la plus grande force de notre œuvre ; c'est elle qui féconde nos travaux que le monde savant accueille déjà avec quelque faveur ; c'est à elle que le pays doit aussi la réédification d'une nouvelle Bibliothèque d'Alexandrie.

Les membres du bureau de l'Institut Egyptien saisissent avec empressement cette occasion pour exprimer à Votre Altesse leur profond dévouement et leur respectueuse reconnaissance.

S. A. le Vice-Roi a répondu en français :

« Je reçois avec plaisir les vœux de l'Institut
» Egyptien. Ses travaux, que je suis avec intérêt, ont
» toute ma sympathie, et je désire qu'ils fassent re-

» vivre, sur les rives du Nil, les connaissances qui ont
» fait la gloire de notre ancienne Egypte, berceau des
» lettres, des sciences et des arts.

» En poursuivant votre but, Messieurs, vous
» pouvez compter que mon appui ne manquera jamais
» à votre œuvre. »

M. Pensa continue la lecture de son travail sur la constitution médicale de la ville d'Alexandrie, en 1860. — Il décrit la petite épidémie qui a régné ici, pendant les derniers mois de l'année, et qui, selon notre collègue, se caractérisait, le plus ordinairement, par une fièvre intense, se montrant subitement, par une grande lassitude dans les membres, une prostration des forces, de la céphalalgie, un embarras prononcé des premières voies, sans troubles sensibles du côté du bas ventre ; le plus souvent il n'y avait pas de retentissement du côté de la tête, autre que la céphalalgie ; la rêvasserie et le délire étaient très-prononcés parfois. — L'auteur consacre un chapitre spécial à cette maladie sévissant sur les enfants. Après avoir cité les auteurs qui ont écrit sur la grippe, et notamment M. Landouzi, dont il admet les subdivisions, notre collègue croit devoir ranger cette épidémie de 1860, dans ce genre de maladie et dans la variété de la grippe abdominale. Il passe en revue aussi les diverses médications instituées à ce sujet : la saignée, qu'il a trouvée plus utile, les évacuants et surtout les vomitifs au début lui ont rendu les meilleurs services ; chez quelques malades, il s'est montré des rémissions qui ont réclamé l'usage du quinquina. Mais, somme toute, la maladie n'avait pas un caractère bien grave, et elle a peu contribué à augmenter la proportion de la mortalité.

M. Schnepf considère le travail de M. Pensa comme

ayant une valeur réelle ; il reconnaît que c'est une tâche assez difficile que celle de retracer le tableau fidèle d'une constitution médicale, propre à une époque déterminée, et il voudrait voir renouveler, en Egypte, ce genre de résumés nosographiques trop négligés, depuis Sydenham, même dans les différentes contrées de l'Europe. Il croit, à cause de cela même, devoir revenir sur quelques-unes des considérations admises par son collègue, et, dès aujourd'hui, il proteste contre la dénomination de grippe donnée à l'épidémie qui a régné à Alexandrie, pendant l'automne et une partie de l'hiver dernier. Il n'ignore pas que les auteurs ont admis trois formes principales dans cette maladie, la grippe thoracique, encéphalique et abdominale ; mais, avant d'admettre que notre épidémie puisse être rangée dans la forme abdominale, il croit qu'il s'agit d'examiner s'il s'est bien agi de grippe ou d'une maladie tout-à-fait différente. Mais, comme l'examen de cette question exige quelques développements dans lesquels il ne peut pas entrer aujourd'hui, sans priver l'Assemblée d'entendre la lecture des travaux annoncés, il demande de renvoyer à la prochaine séance les réflexions qu'il se propose de faire sur la communication de M. Pensa.

Adopté, et, sur la proposition du bureau, le Mémoire de M. Pensa est envoyé au comité de publication, pour être imprimé dans notre volume.

La parole est à M. de Chambure, pour la lecture d'un mémoire qui a pour titre : « *Du Problème relatif à la Marche du Cavalier au Jeu des Echecs.* » Ce problème, dit-il, dont la solution est du domaine de la géométrie de position, n'a été jusqu'ici qu'un objet de pure curiosité. Néanmoins, il a eu le privilège d'attirer l'attention des mathématiciens et non pas des moindres. Ainsi, Euler en a fait le sujet d'un mémoire, Vandermonde, Legendre, etc., s'en sont occupés. M. de Chambure expose ensuite la méthode qu'il a suivie, et,

après avoir examiné la relation des systèmes, il traite de la solution générale, puis des solutions fractionnées, et détermine enfin le nombre des solutions. Ce travail est rendu plus compréhensible par des planches explicatives d'une exécution parfaite. Renvoi au Comité de publication.

L'Assemblée, formée en Comité d'élection, s'arrête au choix des candidats suivants :

Sont nommés membres honoraires de l'Institut Egyptien :

Sa Seigneurie le duc de Northumberland ;

M le prof. Owen, M. S. R. de Londres ;

M. Thomas J. Pettigrew, M. S. Royale de Londres ;

M. le colonel sir Henry Raulinson, M. S. Royale de Londres ;

M. le capitaine John Washington, M. S. Royale de Londres,
Ingénieur hydrographe de l'Amirauté, Londres ;

M. Edv. Hawkins, conservateur au British Museum,
Londres ;

M. Wilham Hooker, Directeur du jardin royal botanique,
Londres ;

M. J.-H. Huxley, J. R. S., prof. d'hist. nat. à l'école
des mines, à Londres ;

M. Rodr. Impey Murchison, M. S. Royale de Londres.

La séance est levée à six heures.



SÉANCE DU 50 MARS 1861.

Présidence de M. MARIETTE.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

M. le Président annonce à l'Assemblée que M. Mouriez, membre correspondant est présent à la séance.

La correspondance comprend :

Le Bulletin mensuel de la Société impériale zoologique d'acclimatation de Paris, janvier et février 1861;

La Gazette Médicale d'Orient, le n° du mois de mars, par lequel nous apprenons la mort du docteur Leval, un des membres fondateurs de la Société impériale de Médecine de Constantinople, un de nos membres correspondants et un des savants les plus dévoués aux intérêts scientifiques et sociaux du Levant. Nous joignons nos regrets à ceux de tous les hommes de bien qui ont pu apprécier les grandes qualités de M. Leval;

Les journaux de l'Isthme de Suez; l'Hydrothérapie, etc., etc.

Notre honorable collègue, M. Sabatier, Ministre plénipotentiaire de France, nous adresse la collection des Revues

des Deux-Mondes et de Paris, de la Revue Britannique, Européenne et Contemporaine, ainsi que plusieurs autres ouvrages que vous voyez exposés devant vous, Messieurs, il en fait don à la Bibliothèque de l'Institut Egyptien. L'Assemblée vote d'unanimes remerciements à M. Sabatier.

La parole est accordée à M. Mouriez, pour la lecture d'un travail ayant pour titre : *La Mer Rouge*. Notre collègue traite des relations commerciales et sociales que l'Occident a entretenues, avant et depuis la découverte du Cap de Bonne-Espérance avec l'Orient, par la voie du golfe Persique et de la Mer Rouge; il rappelle les tentatives que les Sultans de Constantinople, aidés des Vénitiens, ont faites pour reprendre cette route, après que les Portugais avaient montré aux Occidentaux le chemin du cap. Et, en constatant que l'Angleterre a déjà commencé à suivre la voie de l'Egypte et de la Mer Rouge, pour accélérer ses relations avec son immense colonie des Indes Orientales, M. Mouriez se félicite de voir le XIX^e siècle rechercher cette ancienne route à travers le désert de Suez.

Plusieurs membres témoignent à M. Mouriez de l'intérêt avec lequel ils ont suivi sa lecture. M. le Président le remercie, au nom de l'Assemblée, de son importante communication, et propose d'envoyer ce mémoire au Comité de publication. — Adopté.

M. Mariette pense que le moment serait peut-être venu de reprendre l'étude de la germination des graines qu'on trouve assez communément dans les tombeaux des momies égyptiennes. En dirigeant ses fouilles à Sakara, il a été assez heureux d'ouvrir une tombe intacte et d'y trouver une grande quantité d'orge, dont il peut garantir, cette fois, l'authenticité; car, jusqu'à présent, tout ce qu'on a dit et répété sur la merveilleuse conservation des grains de blé de momie, qui auraient germé en Europe, en produisant des

épis d'une longueur et d'une grosseur phénoménales, pêche par un côté majeur, c'est qu'on n'a nulle donnée précise sur l'origine de ces grains. Il en est, dit M. Mariette, comme de ces petits vases chinois, dont parlent Champollion et M. Rosellini, que les indigènes prétendent trouver dans les tombeaux Pharaoniens et qui, d'après les investigations de M. Potier, ne portent que des inscriptions de date récente. M. Mariette qui en a acheté sur les marchés de Gizèh, dit que ces petits vases chinois proviennent, en général de la Mecque et qu'ils servent à contenir cette préparation antimoniale, appelée kohel, dont les musulmans font usage pour teindre leur sourcils.

Revenant aux graines des momies, M. Mariette croit devoir faire remarquer, en passant, qu'elles peuvent se rencontrer dans deux conditions bien distinctes ; les unes sont répandues autour de la momie, et, le plus souvent, agglutinées alors dans la masse bitumineuse du bas des reins ou de la partie postérieure de la tête ; ces graines sont d'un brun foncé, même après qu'on les a débarrassées du bitume ; en les frottant entre les doigts, elles prennent une forte odeur de *momie*, odeur sui generis, et leur membrane épispermique se détache facilement, sous l'aspect de lamelles très-fines et de filaments très-tenus. D'autrefois, on trouve, à côté de la momie et sous elle, une espèce de boîte qui renferme souvent, entre autres objets, des graines de toute nature. Celles-ci sont moins brunes que les précédentes et paraissent également mieux conservées ; elles dégagent moins d'odeur bitumineuse et ne se dépouillant pas, comme les précédentes, de leur pellicule ou enveloppe extérieure.

M. Mariette interpelle les membres présents de la section d'histoire naturelle, afin de savoir si l'expérience concernant la germination peut être faite également avec intérêt, à l'aide d'autres graines que celles des céréales. Sur l'affirmative de

tous, notre honorable collègue offre de fournir à l'Institut, nonseulement de l'orge, mais encore du maïs, dont il a trouvé des bottes de gros épis qui avaient servi de couche à une momie, des fruits du dattier et du doura.

M. Grégoire croit devoir rappeler à ceux de ses collègues qui se chargeront de ces expériences, combien la question est délicate, combien il importe de se mettre à l'abri de toute fraude, de toute cause d'erreur, pour les conduire avec fruit et ne plus laisser d'équivoque dans les esprits. Il pense qu'il faudra semer chaque graine à part, l'envelopper dans un morceau de drap mouillé même, et l'arroser régulièrement.

M. le Président propose de nommer une Commission qui sera chargée d'instituer ces expériences et de les suivre, en tenant une note journalière des résultats qu'elle pourra observer. — Adopté.

MM. Gastinel, Grégoire et Figard-Bey forment cette Commission.

L'ordre du jour appelle la suite de la discussion sur la constitution médicale de la ville d'Alexandrie, en 1860.

La parole est à M. Schnepf.

Il rappelle que, dans la précédente séance, il a reconnu que notre collègue, M. Pensa, a entrepris une tâche aussi utile que difficile, en se proposant de décrire la constitution médicale de notre ville, en 1860; que ces sortes de travaux sont devenus extrêmement rares dans notre siècle. Cela se conçoit aisément, dit-il, quand on réfléchit aux documents nombreux et variés qu'exigent ces résumés, quand on sait combien il faut de recherches pénibles et d'investigations infinies, pour éliminer le point obscur dont on poursuit la solution. C'est dans toutes ces difficultés mêmes qu'il convient de chercher la cause de l'abandon de ces sortes d'exposés sommaires ou d'annales. — Ceux qui osent le tenter n'en auront que plus de mérite.

M. Pensa a peut-être suivi trop exclusivement la voie analytique, et quoi qu'il eût dû craindre, avant tout, une certaine monotonie, il n'a pas moins persisté à décrire séparément les conditions atmosphériques et les maladies prédominantes sans insister suffisamment, à ce qu'on peut croire, sur les liaisons qui existent entre les agents de causalité et les effets engendrés. Ainsi, M. Schnepf aurait voulu que notre collègue nous montrât, d'une manière plus saisissable, les relations qui existent entre telle maladie apparaissant dans telle saison plutôt que dans telle autre, laquelle, à son tour, se caractérise, pour d'autres raisons, par des affections différentes. De semblables rapprochements auraient déjà suffi pour élucider bien des questions d'étiologie.

En agissant de la sorte, notre collègue, dit-il, aurait été amené à placer l'effet à côté de la cause, et il aurait constaté que la fièvre de l'automne dernier, qui a régné depuis le mois d'octobre jusqu'à la fin de décembre, s'est montrée à peu près en même temps que les eaux du Nil commençaient à se retirer dans leur lit, laissant, par ci, par là, dans le Delta surtout des flaques d'eau qui, s'évaporant lentement, devenaient des foyers d'infection palustre; qu'en effet des fièvres intermittentes et plusieurs fièvres pernicieuses des plus graves, se sont déclarées à cette époque de l'année, à Alexandrie même.

C'est au milieu de ces conditions climatériques, qu'est apparue la petite épidémie parmi les européens surtout, et parmi ceux principalement qui avaient passé la saison chaude en Egypte; je suis encore à chercher, dit M. le Secrétaire, un cas survenu chez une personne arrivée nouvellement dans le pays. Je n'ai eu à l'hôpital civil arabe, où je traite les femmes et les enfants malades, que deux cas pouvant être rapportés à cette épidémie. Vous comprenez, Messieurs, continue M. le Secrétaire, qu'ayant vécu ici, ayant vu

beaucoup de malades indigènes et européens je ne veuille pas passer complètement sous silence ce que j'ai vu par moi-même et que je ne doive garantir que les faits qui me sont propres.

Amené donc à examiner les caractères prédominants de cette épidémie, afin de pouvoir décider à quelle maladie elle se rapporte, je ne saurais mieux me mettre à l'abri de toute espèce de soupçon de partialité que d'emprunter à la description même de M. Pensa les caractères principaux de sa symptomatologie, tels qu'un état saburral très-prononcé, une grande fièvre avec céphalalgie intense. Les vomitifs lui ont servi puissamment ; quand il survenait des rémissions le quinquina intervenait avec avantage, si la fièvre restait continue, elle ne se terminait pas moins par la guérison. Autour de ces désordres généraux et prédominants M. Pensa groupe aussi des complications éméphaliques et thoraciques, mais il s'est préoccupé constamment de faire rentrer tous ces phénomènes dans la grippe abdominale.

Je rends volontiers justice, dit M. Schnepf, à la fidèle description que notre collègue a donnée des caractères de l'épidémie ; je les ai retrouvés également chez mes malades avec la même prédominance de l'état saburral des premières voies, la prostration des forces et la céphalalgie, avec ou sans rémission et ; comme lui, j'ai reconnu l'utilité de la médication évacuante ; j'ai, en général, eu recours à un émétocathartique ; rarement j'ai dû insister sur les purgatifs et, dans quelques cas où j'ai vu s'établir une prompte rémission, qu'il y ait eu ou non hypertrophie de la rate, quelques prises de sulfate de quinine ont toujours puissamment aidé le retour à la santé.

Eh bien, Messieurs, qui voudra reconnaître, à l'aide de cette esquisse, une grippe quelconque, abdominale ou encé-

phalique ? Y a-t-il même eu grippe ? Voyons d'abord ce qu'il faut entendre par là !

La grippe qui, suivant les recherches historiques de **M. Raige Delorme**, ne remonte pas au-delà du XIV^e siècle, est pour les uns, une branchite simple, pour d'autres, elle est inflammatoire, où spasmodique, mais, pour tout le monde, c'est une fièvre catharrale épidémique portant sur la muqueuse des voies respiratoires, débutant par une grande prostration des forces, de la céphalalgie et de la fièvre, comme cela a eu lieu dans notre épidémie ; mais là s'arrête toute analogie. Ce qui distingue surtout la grippe c'est qu'elle est toujours accompagnée de coryza et, dit **M. Landouzy**, si ce symptôme semble ne pas exister dans certains cas, c'est qu'il est masqué. Le plus souvent aussi il y a de la toux sèche et de la dyspnée ; et jamais, dans aucun cas, pareils symptômes n'ont existé dans notre épidémie d'Alexandrie. Les troubles de l'appareil digestif, au contraire, que tous les praticiens ont pu constater, comme **M. Pensa**, dans cette épidémie, sont très-rares dans la grippe et ne se montrent que comme des phénomènes secondaires ; ce n'est qu'en existant conjointement avec les phénomènes généraux énumérés qu'ils constituent la grippe abdominale.

Le traitement aussi pourrait être invoqué, pour distinguer les deux maladies : tandis que les évacuants purgatifs ont été très-utiles dans notre épidémie ; à **M. Pensa**, comme à moi, dit **M. Schnepf**, la grippe, au contraire, se trouve le mieux des sudorifiques, et les purgatifs ont été généralement abandonnés dans les dernières épidémies de 1837, qui ont parcouru toute l'Europe.

Mais la grippe est une maladie épidémique qui ne se localise, ni suivant l'espace, ni suivant le temps, comme l'épidémie d'Alexandrie, en l'année 1860. Je ne sache pas qu'il ait été observé un seul cas d'une maladie semblable au

Caire ; puis, dans une épidémie de grippe, on n'a jamais vu la même forme se montrer, d'une manière exclusive ; toujours avec les signes des désordres des voies respiratoires qui, comme je viens de le dire, sont constants et fournissent les caractères pathognomoniques les plus essentiels de toute affection de grippe, régissent en outre, soit les phénomènes encéphaliques seulement, soit avec les uns et les autres également, des désordres du côté de l'abdomen ; de là les trois types qui existent à peu près toujours ensemble dans une épidémie. Rien de semblable non plus s'est montré dans notre épidémie de 1860. Qu'était donc cette maladie ?

La constance des phénomènes tels que ceux énumérés durant tout au plus un septenaire, quand il ne s'y associe point de complication étrangère et accidentelle, maladie qui se termine spontanément par le type continue de la pyrexie, ou qui revêt le type intermittent, ne saurait être, suivant M. Schnepf, qu'une forme de fièvre typhique : la synoque ou fébricule, tantôt simple, tantôt compliquée d'une intoxication palustre ; et, cette coïncidence dans le Delta se comprend d'autant mieux que la saison de l'année et la constitution du sol y favorisent le développement de la malaria.

Par sa nature donc cette fièvre autumnale aurait été rangée par les médecins du siècle passé, parmi les fièvres catarrhales, les fièvres éphémères gastriques. Dans l'opinion de quelques médecins militaires français, ce serait une fièvre gastrique, et pour M. le professeur Griesinger une épidémie de fébricule.

M. Schnepf regrette de ne pas voir dans l'Assemblée, M. Pensa, qui peut-être, aurait quelques mots à dire encore sur cette question.

M. le docteur Abbate ne pense pas que les caractères de l'épidémie de l'automne 1860, puissent être rapportés à ceux

de la grippe ; il lui paraît à peu près démontré que les voies respiratoires sont restées intactes, et il ne peut se résigner à croire à l'existence d'une grippe sans lésions de cette espèce.

La discussion est renvoyée à la prochaine séance.

Lecture est donnée ensuite du rapport de M. Walmas, fait au nom d'une Commission, composée de MM. Pereyra, Abdallah et de lui-même, chargée d'examiner un travail que M. Kabis nous a communiqué, il y a quelques mois, sur la langue Copte.

M. le Rapporteur rend justice aux considérations élevées qui sont développées dans le mémoire de M. Kabis ; comme lui, il reconnaît toute l'importance que l'étude du Copte exerce sur la lecture des hiéroglyphes ; il n'ignore pas que cette langue est appelée à jeter une clarté réelle, sur plus d'une question restée en litige jusqu'à ce jour ; mais il croit devoir s'éloigner de l'opinion émise par l'auteur sur l'origine des lettres Coptes. M. Walmas soutient que l'introduction des caractères grecs, comme signes du langage des Egyptiens, est antérieure au christianisme ; en cela il s'appuie, d'une part, sur ce qui s'est passé, dit-il, en Occident lors des conquêtes romaines, lesquelles ont porté dans les pays conquis l'usage des caractères romains ; d'autre part, sur ce que la version des septantes a été composée en Egypte, et enfin sur ce que, Plutarque, dans un passage d'Isis et Osiris, dit que l'alphabet égyptien se compose de dix-neuf lettres. Par ce passage, M. Walmas comprend que la langue Copte n'ayant besoin de cinq des caractères de l'alphabet grec, s'est contenté des dix-neuf lettres restantes.

Après une digression un peu longue sur l'opportunité de conserver l'article *Al* devant le mot Koran et de dire de préférence l'Alcoran au lieu de le Koran, ainsi qu'on a fait d'Algèbre, d'Alchimie, Almanach, etc. M. le Rapporteur

profondément touché de la négligence coupable avec laquelle on a laissé disparaître en Egypte la langue des Pharaons, fait appel à l'initiative de l'Institut Egyptien, pour arriver à rétablir l'enseignement de cette langue.

M. Mariette est étonné d'entendre M. Walmas remettre en question une chose jugée, depuis longtemps déjà, par des savants de premier ordre. Mettre en doute l'adoption des lettres grecques par les égyptiens chrétiens seulement, ce serait méconnaître les faits historiques les moins équivoques. A cette occasion, M. Mariette retrace en quelques mots l'origine des écritures en Egypte; et il se demande comment les chrétiens en arrivant dans ce pays auraient pu se résigner à prendre pour signes de leur langage des animaux, quand ils avaient à leur disposition le Grec; et, ajoute notre collègue, avant le christianisme il n'existait pas de motifs pour substituer l'alphabet grec aux hiéroglyphes; les monuments prouvent, au contraire, que les conquérants des pays du Nil ont toujours cherché à suivre les traces des anciens égyptiens.

M. Kabis dit qu'il a eu entre les mains la plupart des manuscrits Coptes et qu'il peut affirmer qu'il n'en a pas vu encore un seul qui ne porte le cachet du christianisme; et, tant que cet argument a une valeur, il ne croit pas qu'il soit permis de penser que les égyptiens aient fait usage de caractères grecs dans leur écriture avant les chrétiens. Il se réserve de revenir plus tard sur cette question.

M. Mariette, qui est bien obligé de convenir que les hiéroglyphes ne se comprennent bien qu'à l'aide de la langue Copte, déclare que ce serait avec joie que l'Europe savante accueillerait la nouvelle de la fondation d'une école Copte en Egypte même et parmi les véritables descendants des anciens égyptiens. S'il n'est pas exact de répéter, avec M. Wilkinson, dit-il, que le Copte traîne sa

misérable existence à Nagake, il ne l'est pas d'avantage de prétendre qu'il existe dans la haute Egypte des villages où l'on parle encore cette langue. Les quelques Coptes qui savent leur langue sont rares, des érudits seuls la comprennent. Mais M. Mariette pense qu'il ne serait pas impossible de réveiller, parmi la population Copte, une certaine ardeur pour l'étude d'une langue qui a été celle de leurs ancêtres et qui est celle dans laquelle ils font encore actuellement leurs prières. Il ne doute pas non plus que le Vice-Roi d'Egypte n'accueille favorablement un semblable projet qui lui serait proposé par l'Institut. — Il pense qu'il conviendrait de charger une Commission d'examiner, d'étudier la question, d'en résoudre le côté pratique, afin d'obtenir en Egypte la fondation d'une école Copte.

L'Assemblée admet cette proposition avec empressement.

La Commission est formé de :

MM. Kabis ;

Leonidas Lyghounes ;

Abdallah-Saïd ;

Grégoire ;

Colucci-Bey.

M. Mariette rappelant les ressources de l'Institut Egyptien, demande s'il ne conviendrait pas de recevoir pour notre Bibliothèque un des journaux qui traite le plus des affaires qui concernent l'Egypte, la Revue Archéologique. Cette publication qui jouit d'une grande autorité dans le monde savant aurait une utilité incontestable pour toutes les personnes qui s'intéressent aux connaissances historiques.

M. le Secrétaire ne conteste nullement l'importance de la Revue Archéologique, mais il croit devoir faire remarquer à l'Assemblée que l'Institut forme une réunion de cinq sections, qui toutes ont les mêmes droits ; qu'accorder un privilège à l'une d'elles se serait manquer aux égards que

nous devons à chacune ; mais, loin de combattre cependant d'une manière absolue la proposition de M. le Président, M. Schnepp voudrait qu'on pût doter chaque section des publications européennes qui y sont afférentes. Il propose, en conséquence, de nommer une Commission pour étudier cette question. — Adopté.

MM. de Chambure, Abbate et de Montaut font partie de cette Commission.

L'ordre du jour étant épuisé la séance est levée à six heures et demie.

SÉANCE DU 12 AVRIL 1861.

Présidence de M. PENSA.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté, après une observation de M. Figary-Bey, sur le sens qu'il croit devoir donner à l'expression arabe de *Kohle* ; suivant notre collègue, ce mot ne s'applique pas exclusivement à une préparation antimoniale, mais également à un composé dans lequel entre la galène, le sulfure de plomb ; il soutient que c'est cette dernière substance qui sert aux femmes arabes pour se peindre les cils et les sourcils.

A cette occasion, M. Gastinel dit que le cosmétique arabe, appelé *Kohle*, lui a toujours présenté les caractères de l'antimoine, et qu'il ne croit pas encore avoir eu sous les yeux du *Kohle* contenant de la galène.

M. Kabis déclare ne pas être chimiste et ne pouvoir, par conséquent, émettre une opinion basée sur des connaissances scientifiques, comme ses deux honorables collègues, MM. Figari-Bey et Gastinel, mais il croit devoir faire observer que la traduction du mot *Kohle* est réellement *Stibium*.

Cet incident est déclaré épuisé, et l'ordre du jour appelle le dépouillement de la correspondance qui se compose :

D'une lettre de S. Exc. Lord Dufferin, Commissaire de S. M. Britannique, en Syrie, qui accuse réception de son brevet de Membre honoraire de l'Institut Egyptien ;

D'une lettre semblable du Révérend M. Reicharftz, missionnaire Anglican au Caire, accusant de même, réception de son brevet de Membre correspondant de l'Institut Egyptien ;

D'une autre semblable lettre de M. Ahmed-Nada, professeur adjoint à l'école de médecine du Caire, lequel nous annonce également qu'il a reçu son diplôme de Membre correspondant ;

D'une Notice sur un carabe fossile, que notre savant collègue, M. Barthélemy Lapommeraye, directeur du Museum de Marseille, nous adresse pour la nouvelle Bibliothèque d'Alexandrie. Ce grand Coléoptère a été trouvé dans le gypse sédimentaire des environs d'Aix, département des Bouches-du-Rhône ;

D'un numéro de la Revue Britannique, que nous envoie notre honorable collègue, M. Sabatier, pour faire suite à la collection dont il a enrichi notre Bibliothèque ;

D'un numéro de la Presse Scientifique des Deux-Mondes, publiée par le cercle de ce nom, sous la direction de notre savant collègue, M. Barral ;

De la Gazette Médicale d'Orient, n° 40 ;

De la Médecine contemporaine, n° 2.

Remerciements.

La parole est donnée à M. le professeur Gastinel, pour la lecture d'un mémoire sur les eaux salines froides d'Aïn-Syra, près le Caire. Le savant professeur précise d'abord la situation de ce bassin d'eau qui se trouve non loin du Nil et de la capitale de l'Egypte, dans le terrain tertiaire, au milieu

du calcaire et sur un gisement de sel gemme. Le niveau du bassin varie avec les hauteurs des eaux du Nil ; son fond est à une température de X 40° et sa surface à 18° seulement, tandis que la température de l'air ambiant est 21°, en moyenne. L'auteur traite successivement des caractères physiques et chimiques de ces eaux, ainsi que de leur analyse qualitative. Les eaux sont principalement formées de sulfate de magnésie et de chlorures de magnesium et de sodium, dans une proportion variable, suivant leur niveau ; mais cette quantité de sels est parfois telle qu'elles peuvent contenir jusqu'à 120 grammes de matières solides par litre. Elles se placent ainsi à côté des eaux de Sedlitz, de Pullna en Bohême, de Bourbonne-les-Bains, de Balaruc, en France, d'Epsom, en Angleterre, etc., etc. Leur application en thérapeutique découle de leur décomposition élémentaire même, suivant notre collègue, qui propose, en outre, d'utiliser ces eaux si riches en magnesium, pour en extraire la magnésie, tant recherchée dans la pratique de la médecine.

M. Abbate loue hautement le travail de M. Gastinel ; il regrette cependant d'avoir à relever l'appréciation que l'auteur a cru pouvoir faire de l'utilité des eaux d'*Aïn-Syra*, en médecine, alors que l'expérience n'a pas encore été invoquée.

M. Gastinel croit être autorisé à conclure, par analogie de composition, que les eaux d'*Aïn-Syra* doivent posséder des propriétés purgatives analogues à celle de Sedlitz, par exemple, puis il tient des habitants du voisinage de ces eaux que celles-ci servent réellement à cet usage, parmi toute la population d'alentour.

M. Colucci-Bey se demande s'il s'agit bien là d'eaux de sources ; si la constitution du sol duquel elles sortent est en rapport avec leur composition élémentaire

M. Figary-Bey qui dit avoir vu ce bassin à sec, pendant

les plus basses eaux du Nil, serait tenté de croire que ce n'est qu'un réservoir résultant d'infiltrations, que les eaux seraient plus ou moins saturées de principes salins, suivant les saisons de l'année. La composition particulière des eaux d'*Aïn-Syra* pourrait peut-être s'expliquer par la nature géologique du bassin et du sol sous-jacent.

M. Gastinel invoque la teneur même de son mémoire, pour soutenir qu'*Aïn-Syra* est une source qui se caractérise par sa thermalité propre tout autant que par ses agents minéralisateurs; que nonseulement il ne l'a jamais vue à sec, mais encore il a appris par les voisins qu'on en tire de l'eau à toutes les époques de l'année.

M. Colucci-Bey, en sa qualité de Président du service sanitaire, en Egypte, croit devoir rappeler à l'Assemblée que les hôpitaux civils se prêteraient bien aux recherches que les médecins peuvent avoir intérêt à faire, pour déterminer l'effet thérapeutique des eaux d'*Aïn-Syra*.

M. Schnepf fait remarquer, conformément au travail même de M. Gastinel, que les eaux d'*Aïn-Syra* n'ayant pas une composition stable et fixe, il faudra pour les employer en médecine commencer par les doser au moment où elles sont puisées; c'est ensuite que, connaissant la proportion des sels, chaque praticien pourra en régler l'usage.

M. Gastinel promet d'adresser à l'Intendance d'Alexandrie un certain nombre de bouteilles d'eau d'*Aïn-Syra* avec des étiquettes qui indiqueront la proportion des sels. Il se propose également de visiter, à des époques rapprochées de l'année, le bassin des eaux qu'il vient de décrire et de tenir note, des modifications qu'il pourra y constater.

Le Mémoire de M. Gastinel est provisoirement déposé dans les archives et il sera plus tard livré à la publication.

La parole est accordée ensuite à M. Pensa qui reprend la suite de la discussion sur la constitution médicale de la ville

d'Alexandrie, pendant l'année 1860. Répondant, d'une manière toute particulière, à M. Schnepf qui a soutenu, dans la dernière séance, contrairement à ses conclusions, qu'il n'y a pas eu d'épidémie de grippe dans notre ville, M. Pensa croit que la divergence d'opinion tenait plus à un malentendu qu'à l'appréciation des faits, puisque son adversaire ne conteste ni sa description, ni son indication; il demande à l'Assemblée un moment d'attention pour se résumer, dans quelques propositions.

M. Pensa a été témoin de l'épidémie de grippe qui a sévi à Livourne, en 1837, et il a constaté, ainsi que MM. Laudonzy et Vigla, à Paris, qu'il existait, à côté des cas de grippe, dont les phénomènes se passaient dans les voies respiratoires, d'autres dans lesquels les symptômes généraux restant les mêmes les désordres de la poitrine étaient remplacés par des troubles du côté de l'encéphale ou bien des voies digestives. Ce second ordre de faits a disparu avec l'épidémie de grippe dont il ne différait que par des localisations deutéropathiques; il a donc cru pouvoir logiquement le faire rentrer dans la même épidémie. M. Pensa se félicite d'autant plus de cette détermination qu'il a appris, peu de temps après, que M. Landouzy a établi les trois types de grippe encéphalique, thoracique et abdominale, division que la plupart des praticiens ont acceptée aujourd'hui.

Partant de là, M. Pensa croit avoir été en droit de rapporter l'épidémie d'Alexandrie qui, selon lui, a présenté le mode d'invasion et les signes de la grippe de 1837, à la forme abdominale de cette maladie épidémique, en faisant remarquer, d'ailleurs, qu'elle ne saurait être placée dans une autre classe de fièvre. Ainsi, il ne peut en former une fièvre muqueuse ou catarrhale, comme son honorable contradicteur semble vouloir le prétendre, parce que l'épidémie d'Alexandrie n'en avait d'autres symptômes qu'un état saburral de la



langue, et qu'elle n'était pas, en général, remittente, comme l'est cette espèce de fièvre; ce n'était pas davantage une synoque, parce que ses caractères ne présentaient rien d'analogue à ceux des fièvres éphémères, inflammatoires, bilieuse, adynamique, ataxique, cholérique, etc., etc.

Quant à l'objection capitale que M. Schnepf lui a faite sur ce que l'épidémie de l'année dernière a été limitée à la seule ville d'Alexandrie, tandis que la grippe envahit d'ordinaire de grandes étendues de pays, M. Pensa ne peut la renverser, mais il invoque les exceptions, et il ne serait pas éloigné de penser que l'épidémie de 1860 a été une maladie exceptionnelle. En terminant, M. Pensa se demande ce que cette épidémie pourrait avoir été si elle ne rentre pas dans la grippe.

M. Abbate qui a passé au Caire la saison pendant laquelle sévissait l'épidémie d'Alexandrie, n'a pas eu l'occasion de rencontrer un seul cas pouvant s'y rattacher; il croit donc pouvoir certifier que l'épidémie n'a pas paru au Caire. Mais en jugeant de la maladie par les caractères que M. Pensa lui-même lui assigne, il ne croit pas qu'elle puisse être rangée dans la grippe, parce que, suivant tous les auteurs, dit-il, cette dénomination implique toujours des désordres du côté des voies respiratoires, ce qui a manqué dans cette dernière épidémie.

M. Colucci-Bey, faisant remarquer, avec juste raison, que M. Schnepf reconnaît l'exactitude de la description que M. Pensa a donné de l'épidémie de l'année dernière, pense que ses deux collègues ne diffèrent entre eux que par le nom de la maladie, que la chose étant la même, pour l'un comme pour l'autre, il n'y a pas grande importance à savoir comment on l'appellerait dans une école ou dans une autre. Les sciences médicales, ajoute-t-il, ne sont pas tellement définies, qu'il y ait à espérer que le simple raisonnement

puisse convertir un parti et le porter à embrasser l'opinion d'un autre.

M. Schnepf, rappelant brièvement la marche suivie par M. Pensa, est d'avis qu'en rapprochant les modifications climatériques des conditions morbides il eût été facile de suivre l'enchaînement des faits, et de constater que l'épidémie de la fin de l'année 1860 a succédé, contrairement à ce qui se voit pour la grippe, aux fièvres pallustres dont quelques-unes ont été très-graves; et qu'elle s'est montrée précisément au moment de l'éclosion des fièvres continues typhiques. Il ne discute nullement à propos des trois subdivisions de la grippe, mais il insiste sur ce principe fondamental et primordial qu'avant de songer à faire des catégories il faut justifier le terme générique et s'accorder, par conséquent, sur l'expression de grippe. Or, rien dans l'épidémie décrite par M. Pensa, n'établit d'une manière évidente qu'il y ait eu grippe. Les auteurs et M. Landouzy, invoqués par notre collègue, n'admettent pas qu'il y ait grippe, sans troubles du côté des voies respiratoires, et parmi ceux-ci, le coryza est un symptôme tellement constant que, si on ne le remarquait pas, il faudrait le supposer larvé; — la bronchite ne s'est même jamais rencontrée et encore moins ce symptôme de resserrement, de constriction douloureuse de la partie supérieure du thorax, cette toux et cette raucité de la voix, phénomènes dont la constance paraît même avoir influé sur sa dénomination et qui, dans la forme abdominale, ne manquent pas d'une manière aussi absolue. — Puis, ajoute M. Schnepf, il n'y a peut-être jamais eu d'épidémie de grippe qui ne se soit montrée que sous une seule forme; enfin, jamais une maladie de cette nature ne se serait limitée à une seule localité, comme c'était le cas de l'épidémie d'Alexandrie en 1860.

Le mode d'évolution des symptômes, la marche et la ter-

minaison rapides de cette maladie, dit M. Schnepf, son apparition dans la saison des fièvres typhiques, presque exclusivement chez les étrangers qui avaient passé la saison chaude en Egypte, toutes ces raisons que l'orateur fait valoir successivement, font qu'il persiste à qualifier l'épidémie de 1860, sous la dénomination de fébricule, ou de synoque, de fièvre éphémère, qui, selon lui, est le degré le plus inférieur des fièvres typhiques.

M. Schnepf, répondant aussi à l'argumentation de M. Colucci-Bey, dit qu'il a été étonné d'entendre avancer dans cette enceinte, que cette discussion paraît se réduire à une question de noms ou de mots; qu'il voudrait pouvoir faire ressortir, autant qu'il le désire, l'importance que les mots peuvent avoir dans les discussions; que, dans la circonstance présente, il ne peut cependant pas omettre de signaler à l'attention du corps médical de tous les pays, autant qu'à ses collègues de l'Institut, qu'il s'agit ici, nonseulement de déceler le vrai avec le faux, mais encore de ne pas lancer imprudemment dans le monde, la nouvelle d'une maladie qui, si elle eût existé, menacerait aujourd'hui les contrées du Levant, tout comme les pays Occidentaux. En effet, tout médecin un peu au courant de la science sait que, d'après les faits enregistrés par l'histoire, les épidémies de grippe présageait l'approche d'autres fléaux beaucoup plus redoutables et plus cruels. J'aime à penser que, pour des motifs semblables, dit M. Schnepf en terminant, chacun de nous eût voulu voir les opinions divergentes se confondre dans celle qui est la moins désolante pour l'humanité.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à six heures et demie.

SÉANCE DU 3 MAI 1861.

Présidence de M. PENSA.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance comprend :

Une lettre de M. J. Reinaud, membre de l'Institut de France, qui accuse réception de son brevet de Membre honoraire de l'Institut Egyptien, et qui s'exprime en ces termes, au sujet de notre œuvre : « C'a été une belle pensée de fonder
« une Société scientifique européenne dans l'antique monar-
« chie des Pharaons, dans la contrée où, plus tard et succes-
« sivement, les Grecs, les Romains et les Arabes ont laissé
« de glorieuses traces de leur puissance. Les témoignages
« de ces diverses dominations sont encore vivants dans le
« pays. Il ne manquait que l'activité européenne pour les
« faire parler. L'Institut Egyptien est appelé à remplir cette
« lacune. »

Le savant Orientaliste joint à sa lettre : 1° *La Relation des voyages faits, par les Arabes et les Persans, dans l'Inde et à la Chine, dans le IX^e siècle de l'ère chrétienne*, texte, traduction, notes et éclaircissements ; 2 vol. imprimés par

autorisation du Roi, 1843; — 2° *une Notice sur le Dictionnaire bibliographique Arabe, Persan et Turc, de Hadji Khalfa*, 1859; — 3° *des Notices sur les Dictionnaires géographiques Arabes, et sur le système primitif de la numération chez les peuples de race berbère*, 1860. Ces précieux travaux sont déposés dans notre bibliothèque. — Remerciments à l'auteur;

Une lettre de M. le docteur Périer, médecin principal à l'Hôtel des Invalides de Paris, qui nous accuse réception de son diplôme de Membre correspondant de l'Institut Egyptien;

Un fascicule de notre collègue, M. le professeur Ogilvie d'Aberdeen, qu'il adresse à la nouvelle Bibliothèque d'Alexandrie. Ce travail comprend des études sur les fougères, et a pour titre : *Remarks on the So-Called Woody and vascular Tissues of ferns*. — London, 1860. — Remerciments;

Une lettre de M. Garnier, gérant du Consulat de France à Bagdad, qui accuse réception de son diplôme de Membre correspondant de l'Institut Egyptien, et qui nous adresse, au nom de l'auteur, M. le capitaine Selby, Inspecteur des Indes anglaises, en Mésopotamie, un mémoire sur les ruines de Babylone, avec plans et cartes, extrait des archives du gouvernement de Bombay. — Bombay, 1859. — Remerciments;

Un Extrait des Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Marseille;

Un numéro du journal de l'Isthme de Suez, du journal Arabe de Beyrout, etc., etc.

Notre collègue, M. d'Arnaud-Bey, fait hommage à la Bibliothèque de l'Institut Egyptien des cartes hydrographiques que M. Linant-Bey a publiées sur l'Egypte, postérieurement aux magnifiques travaux de l'expédition française.

Remerciements à M. d'Arnaud-Bey.

M. Pensa cède la présidence à M. Pereyra et donne lecture d'un mémoire qui a pour titre : — *De l'opinion erronée, assez généralement répandue, qu'il est plus difficile de diagnostiquer et de traiter les maladies des enfants que celles des adultes.*

L'auteur rappelant les définitions qu'on donne, dans les diverses écoles, de l'enfance et de ses périodes, admet que ce mot serait plus applicable à l'âge qui s'écoule, depuis la naissance jusqu'à la fin de la première dentition, parce que, dit-il, cette période présente des caractères propres et particuliers, soit dans l'état de santé, soit dans l'état de maladie. L'étude des maladies de l'enfance, suivant notre savant collègue, offre une importance très-grande, parce que cet âge est plus sujet qu'aucun autre aux maladies; que celles-ci ont une influence sur le reste de la vie, et que la mortalité dans cette période de la vie est également plus considérable que dans les époques postérieures. A l'appui de son opinion, M. Pensa cite les statistiques de la mortalité des enfants en Angleterre, en France et en Toscane, et il constate qu'à la fin de la deuxième année, il y a, dans tous ces pays, au moins 1/20 de décès sur 100 naissances.

Puis, passant aux considérations que les auteurs avancent comme influant la grande mortalité des enfants, savoir le peu de développement de la pathologie infantile, les obstacles que rencontre l'art de traiter les enfants, en ce que ceux-ci manquent de la faculté de manifester leurs impressions par la parole, en ce qu'ils rendent, par leur grande mobilité, l'examen toujours difficile, si ce n'est impossible, et qu'ils se prêtent peu à la médication interne, qu'en outre, il y aurait, dans la médecine des enfants, à tenir compte de deux conditions fâcheuses : de leur grande impressionnabilité aux agents morbides et de leur faible résis-

tance organique, M. Pensa croit qu'en combattant ces divers arguments, ce n'est pas seulement renverser des erreurs fâcheuses, mais que c'est indiquer encore les moyens d'amoinrir les chances de la mortalité des enfants.

Quant au premier argument, l'auteur rappelle toutes les autorités, depuis Rosenstein jusqu'à West et Rillet et Barthez, pour prouver que la pathologie de l'enfance ne le cède en rien à celle des adultes.

Pour ce qui est du défaut de la parole, M. Pensa croit, avec les auteurs compétents qui ont fait des maladies des enfants l'objet d'une étude spéciale, que ceux-ci ont un langage à eux qu'il n'est pas plus difficile de comprendre que celui des adultes, à la condition que le médecin des enfants soit doué de sentiments paternel. Toutefois, notre collègue fait une restriction en faveur du nouveau-né, qui ne parle pas.

Quant aux difficultés qui sont inhérentes à la grande mobilité des enfants et à l'administration des médicaments, M. Pensa ne les nie pas, et il renvoie aux ouvrages de West et de Rillet et Barthez pour apprendre à les surmonter.

La grande impressionnabilité des enfants aux agents morbifiques n'est pas contestée non plus par notre collègue ; mais, d'un autre côté, il fait observer qu'il existe la même sensibilité à l'action médicatrice, de sorte qu'en admettant que la maladie est bien connue et que la médication intervient à temps, toutes ces difficultés disparaissent.

M. Pensa considère la résistance organique comme n'étant qu'une fiction sur laquelle il s'agit de s'entendre ; et il appuie son opinion par une série d'arguments et d'appréciations qui l'amènent à conclure que les maladies des enfant ne sont pas plus graves et pas moins faciles à traiter que celles des adultes.

Notre collègue jette ensuite un coup-d'œil sur l'état de

l'enseignement médical dans nos facultés, et il fait remarquer, à cet égard, que partout les maladies de l'enfance manquent d'interprétations officielles ; il pense que les cliniques d'enfants seraient plus particulièrement utiles parce qu'elles élèveraient à la fois le cœur et l'intelligence du jeune étudiant, et ainsi cesseraient l'inaptitude des médecins et l'indifférence des praticiens aux maladies des enfants.

M. Pensa, en terminant, invoque encore une autre cause puissante de la grande mortalité pendant l'enfance, et celle-ci est d'autant plus sérieuse qu'elle a ses fondements dans l'organisation de la société elle-même ; ce sont les mauvaises conditions hygiéniques dans lesquelles vit la classe indigente dans nos grands centres de population ; il dit que la science les connaît et les signale même parfois, mais que là s'arrête toute son action ; — que, quant à lui, il a cru devoir la rappeler dans l'espoir qu'elle rencontrera de l'écho parmi les personnes qui peuvent contribuer à y faire porter quelque remède.

L'important travail de M. Pensa est renvoyé au Comité de publication.

M. le Président rappelle qu'il y a toujours à l'ordre du jour la question de l'introduction des lettres grecques dans l'écriture égyptienne. — La parole est à M. Kabis.

L'écriture, en Egypte, suivant notre collègue, eût plusieurs phases. La première a été celle des hiéroglyphes, qui représentaient les idées et le langage, à l'aide des images d'objets physiques, imités aussi fidèlement que possible. L'origine de cette écriture remonte aux époques les plus reculées ; elle se cache dans les ombres qui enveloppent les premiers âges du genre humain lui-même. Ce système présentait plus d'une difficulté dans l'exécution, ce qui a forcé les Egyptiens à modifier et à réduire la forme des images, qui en étaient les éléments. A force de réductions on a été insensiblement

conduit à une nouvelle écriture, appelée *hiératique* ou *sacerdotale*, parce que ce sont les hiérogammates ou scribes de la caste sacerdotale qui s'en servaient dans la rédaction des actes religieux. Cette nouvelle écriture était une véritable *tachygraphie* des hiéroglyphes, et, par cela même, elle n'était pas assez commode pour devenir populaire. Une méthode encore plus simple et plus abrégée était indispensable pour les transactions quotidiennes de la vie civile. Cette nécessité donna origine à l'écriture *démotique* ou populaire qui, plustard, a été remplacée, parmi les chrétiens, par l'alphabet grec, accru de six éléments tirés de l'écriture *démotique*.

.....

L'adoption de l'alphabet latin, parmi les peuples de l'Occident conquis par les Romains, ne me semble pas, continue M. Kabis, une raison assez convaincante pour admettre que la même chose ait eu lieu en Egypte, à la suite de la domination grecque. Pour que le raisonnement de M. Walmas ait de la valeur, même comme conjecture, il faudrait supposer que les Egyptiens se soient trouvés, vis-à-vis des Grecs, dans la même situation, dans laquelle se sont trouvés les peuples de l'Occident, vis-à-vis les Romains, leurs conquérants. Or, c'est précisément ce que je crois historiquement inadmissible. En effet, ces peuples étaient barbares et presque sauvages; ils n'avaient aucune civilisation proprement dite, et probablement ils ne connaissaient pas l'écriture, comme le dit M. Walmas lui-même. Leur infériorité morale, par rapport à leurs conquérants, n'était point douteuse. Mais qui pourrait dire cela des Egyptiens, comparés aux Grecs? Nonseulement les Egyptiens avaient une écriture à eux, mais ils se vantaient d'une civilisation fort ancienne et respectable, aux yeux de toute la Grèce. Les

Lagides ne dédaignaient point de s'accommoder aux usages civils et religieux des Egyptiens vaincus. Au surplus, les conjectures sont admissibles, lorsqu'il s'agit d'expliquer un fait dont l'existence est prouvée et constatée, d'ailleurs; mais elles ne sont jamais bonnes pour établir le fait lui-même. Donc, tant qu'on ne pourra produire aucune écriture antérieure au Christianisme, nous serons en droit de soutenir que l'alphabet grec n'a été adopté, pour écrire la langue égyptienne, qu'après l'introduction du Christianisme dans les pays du Nil.

Quant au second argument de M. Walmas, à savoir la version biblique des LXX, je ne vois pas, dit M. Kabis, de liaison avec le sujet qui nous occupe, cette version ayant été faite en langue grecque et non en langue égyptienne, comme tout le monde sait.

Pour ce qui concerne le passage de Plutarque, dans lequel il est dit que l'alphabet égyptien était composé de dix-neuf lettres, je ne puis rien dire de positif ne l'ayant pas sous les yeux. Je puis avancer néanmoins que le raisonnement de M. Walmas ne prouve point que Plutarque parle de l'alphabet Copte. Il est vrai qu'en supposant que Plutarque ait retranché aux vingt-quatre lettres grecques les cinq qui n'entrent pas dans les mots d'origine égyptienne, le restant serait dix-neuf. Mais d'abord, les mots qui ne sont pas d'une origine purement égyptienne, ayant été introduits dans la langue, devenaient égyptiens et, en tout cas, lesdites cinq lettres, ayant été adoptées avec les autres dix-neuf, formaient une partie intégrante de l'alphabet greco-égyptien ou copte, de manière que Plutarque, en les retranchant, aurait agi arbitrairement. Mais supposons, avec M. Walmas, que Plutarque ait retranché ces cinq lettres, parce qu'elles étaient inutiles aux mots d'une origine égyptienne. En ce cas, il faut dire que Plutarque a voulu nous donner le nombre des élé-

ments alphabétiques qui représentent les sons de la langue égyptienne. Mais alors, outre les dix-neuf lettres grecques, il aurait dû faire mention des six éléments *démotiques* dont l'alphabet grec, en passant chez les égyptiens, a été accru et, au lieu de dire dix-neuf, il devait dire vingt-cinq. — Ignorait-il les éléments *démotiques*? Comment alors lui supposer une connaissance si approfondie de la langue égyptienne, qui l'a mis à même de savoir, avec exactitude, que cinq éléments de l'alphabet grec n'entraient dans aucun mot d'origine égyptienne? — Pour moi, ajoute M. Kabis, en supposant l'exactitude de la citation, je pense que Plutarque parle de l'écriture ancienne, soit hiéroglyphique, soit *démotique*. La raison alléguée par M. Walmas, pour prouver le contraire, à savoir que les éléments de l'écriture ancienne doivent se compter par centaines, ne présente à mes yeux aucune difficulté. Les signes sont par *centaines*, mais les *sons* ou *types* qu'ils représentent sont par dizaines. Ainsi, M. de Rougé, dans le *Mémoire sur l'Inscription du tombeau d'Admès*, les réduit tous à seize types.

La suite est remise à une autre séance.

L'Assemblée se forme en Comité secret d'élection.

Son Exc. Kursciud-Pacha, gouverneur de la ville d'Alexandrie ;

M. le professeur Mateucci ;

M. le chevalier Bruno, Consul général d'Italie en Egypte, sont élus Membres honoraires de l'Institut Egyptien.

L'ordre du jour étant épuisé la séance est levée à six heures et demie.



SÉANCE DU 16 MAI 1861.

Présidence de M. MARIETTE.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance se compose :

D'une lettre de M. Bruno, Consul général d'Italie, en Egypte, qui accuse réception de son brevet de Membre honoraire de l'Institut Egyptien ;

D'une lettre de S. Exc. M. Kœnig-Bey, qui nous adresse la copie d'une lettre, datée de Gondo-Koro, du 20 février dernier, laquelle vient de lui être envoyée, comme Président de l'Institut Egyptien, par M. Peney, médecin en chef du Soudan, et un de nos membres correspondants, actuellement en mission sur le fleuve blanc. M. Peney nous informe qu'il remonte la branche méridionale de ce fleuve, depuis la fin de décembre 1860, et qu'il est arrivé dans la province de Niambara, ouverte au commerce du Soudan, depuis un an seulement ; qu'il parcourt cette province, comprise entre le 5°,30 et le 4° lat. N., principalement le discrit Mourou qui est traversé par un fleuve, appelé Hyeij, dans la langue des riverains ; que ce cours d'eau coule dans la direction de S. E.

au N. O. ; qu'au moment où il l'a franchi, époque des plus basses eaux, il avait une largeur de 80 mètres sur une profondeur, en moyenne, de 0^m35, et un courant de 0^m33 par seconde, qu'il a appris que, dans son parcours inférieur, l'Hyeij, en sortant de la province de Niambara, traverse la tribu des Alloh, contourne la contrée habitée par les Miamniam Makaraka, arrive chez les Djour et que, plus au Nord, il se jette enfin dans le Bahr-el-Ghazal, dont il est l'un des principaux affluents. M. Peney n'a eu sur le parcours supérieur et sur l'origine de cette rivière que de vagues indications qu'il croit même devoir passer sous silence.

Pendant cette partie de son voyage le médecin du Soudan a recueilli des végétaux et des minéraux qu'il destine à nos collections ; il nous annonce également l'envoi d'un crâne de Nègre, riverain du fleuve blanc, et appartenant à la famille Dinka, l'absence des dents incisives et canines, dit-il, et l'oblitération de l'alvéole de ces dents indique suffisamment son origine. Quant aux plantes dont il n'a pas pu déterminer la famille, il les remet aux botanistes de l'Institut Egyptien, pour que ceux-ci les classent. En terminant, notre collègue qui se propose de nous donner un mémoire sur l'ensemble de son voyage, réclame votre indulgence pour cette note, tout comme il espère l'encouragement du Gouvernement Egyptien.

A l'occasion de cette lecture, M. le Secrétaire croit devoir faire remarquer à ses collègues, quoiqu'en n'insistant pas d'une manière absolue, que l'Institut a quelques droits d'avoir en sa possession, l'original et non la copie d'une lettre qui a été adressée à son Président ; que, du moins, nous devons réclamer l'envoi des échantillons de végétaux et de minéraux que notre collègue du Soudan destine bien évidemment à nos collections.

M. Pereyra rappelle également qu'il existe dans notre

correspondance une lettre par laquelle S. A. le Vice-Roi fait informer l'Institut Egyptien qu'en désignant M. Peney, pour explorer les contrées encore peu connues de la partie supérieure du fleuve blanc et pour arriver, si c'est possible, à découvrir les sources du Nil, elle l'a chargé également d'adresser à l'Institut Egyptien les produits végétaux et minéraux que l'Egypte aurait intérêt de posséder; de faire une relation de son voyage et de nous la communiquer. Cette instruction, continue M. Pereyra, est reproduite à la page 29 de notre 4^{me} Bulletin.

Après quelques autres observations, qui concordent avec ces réflexions, l'Assemblée arrête que des réclamations devront être adressées à S. Exc. M. Koenig-Bey, à l'effet d'obtenir les envois dont parle M. Peney dans sa lettre, ainsi que ceux que ce voyageur se propose de nous adresser encore plus tard.

M. Périer, membre correspondant de l'Institut Egyptien, médecin principal à l'Hôtel des Invalides de Paris, membre de l'ancienne Commission scientifique, instituée à l'effet d'explorer l'Algérie, fait don à notre Bibliothèque des deux volumes relatifs aux sciences médicales de cette contrée et dont il est l'auteur.

Remerciements.

La correspondance imprimée se compose, en outre, de la Gazette Médicale de Constantinople, du journal l'Isthme de Suez, du journal la Médecine contemporaine, etc. etc.

Notre collègue, M. Ogilvie, dépose sur le bureau un volume ayant pour titre : *The Génétic Cycle in organic nature*, que vient de publier son frère, M. George Ogilvie, un de nos membres honoraires, qui en fait hommage à la Bibliothèque de l'Institut Egyptien. Dans cette nouvelle œuvre le savant professeur de physiologie, de l'Université d'Aberdeen, se propose de déterminer les relations mutuelles des formes

diverses qui, d'une part, d'après les recherches récentes des naturalistes, se sont propagées des unes aux autres, dans le règne naturel, et qui, d'autre part, tendent à faire voir quelle analogie peut-être découverte entre les formes successives des espèces et les phénomènes de la reproduction, dans toute l'échelle de l'organisation. M. Ogilvie est amené à dire que, selon toute apparence, le semblable produit, toujours le semblable : « Like always produces like. » — Remercements.

M. Mariette pense être agréable à ses collègues, qui ont pris à tâche de s'occuper des anciens blés de momies, en appelant leur attention sur l'examen chimique que M. Jules Fontenelle a fait des blés de la collection de M. Passalacqua, et qui se trouve consigné à la page 294 du catalogue raisonné et historique des antiquités découvertes par ce dernier, en Egypte. — Paris, 1826. Quoique cette note ne traite pas de la germination du blé de momies, l'auteur y signale cependant un fait de la plus haute importance, la conservation de l'amidon, avec sa propriété de tourner au bleu, sous l'action de l'iode.

M. Pereyra demande à revenir sur la question de l'introduction des lettres grecques dans l'alphabet copte, question soulevée par M. Kabis, et reprise ensuite par M. Walmas, lequel soutient, comme nous l'avons dit, dans une autre séance, que cette introduction est antérieure au christianisme. Pour cela, dit M. Pereyra, il s'appuie sur le passage d'Isis et Osiris, dans lequel Plutarque dit que l'alphabet égyptien se composait de vingt-cinq lettres, nombre égal à celui des années que vit le bœuf Apis, ainsi que sur un autre passage de Tacite.

M. Mariette commence par établir, à l'aide de citations choisies dans les écrits des anciens mêmes, que les Grecs, depuis Hérodote, qui n'a visité l'Egypte qu'en touriste

curieux, mais intelligent, il est vrai, jusqu'à Ammien Marcellin, n'ont jamais rien su de bien positif sur l'écriture hiéroglyphique et les diverses écritures des égyptiens. Ce n'est donc pas d'après les rares documents qu'ils ont laissés, mais bien par les monuments Pharaoniques et leurs inscriptions qu'il s'agit d'éclairer ces points obscurs. Nous voyons, aux siècles les plus reculés, dit M. Mariette, à l'époque de la plus haute civilisation égyptienne, l'écriture hiéroglyphique seule en usage; mais comme c'était encore assez difficile et surtout très-long de dessiner un animal tout entier, un crocodile, un oiseau ou un chat, ou toute autre bête, le clergé a trouvé plus commode et plus en rapport avec le mystère de l'autel de substituer à la totalité une partie seulement de l'animal; au lieu de peindre, par exemple, un oiseau, il se contentait d'en marquer seulement le bec, à la place du chat il ne mettait plus que la tête, ainsi de suite. De cette façon s'est formée l'écriture hieratique, une espèce de tachygraphie, une écriture hiéroglyphique abrégée qui a servi principalement aux usages religieux; on en trouve dit M. Mariette, de beaux spécimens dans des papyrus qui sont déposés aujourd'hui au musée de Leyde.

Mais, suivant notre collègue, c'était là, pour les usages ordinaires une écriture encore trop difficile; il fallait trouver une plus grande simplicité dans la forme, afin de pouvoir l'adopter aux transactions ordinaires, aux affaires de commerce et à la forme épistolaire. Pour cela on a réduit les signes hiéroglyphiques de la langue sacrée, en traits faciles à imiter, en y faisant prédominer également les caractères phonétiques sur les symboles et, de cette manière a pris naissance l'écriture démotique, ou enchorique, d'après Bunsen. C'est dans le démotique que sont écrits les contrats de vente, et les lettres d'affaires, depuis Psamméticus jusque dans le 4^{me} siècle de notre ère. — Mais

le christianisme ne voulant accepter une promiscuité symbolique dans les signes de son langage, introduit les caractères grecs dans la langue égyptienne et l'écriture vulgaire démotique est, dès lors, remplacée par l'écriture copte. Telle est pour l'école de Champollion la marche historique des diverses phases des écritures employées en Egypte et dont témoignent les monuments et les manuscrits.

Sans vouloir s'immiscer dans la discussion philologique des écritures égyptiennes, M. Abbate croit néanmoins devoir faire remarquer à ses honorables collègues de la section des arts, que quand il s'agit d'usages aussi généraux que ceux des signes de langage d'un peuple les réformes ne peuvent être amenées que peu à peu ; que celles d'une époque se reliait à ce qui précède, comme à ce qui suit ; qu'il croit ne pas être contredit par ses collègues en avançant que l'écriture hiéroglyphique était conservée même encore sous la domination romaine, au moins dans les inscriptions qu'on plaçait sur les monuments publics, comme aux siècles modernes on fait usage des inscriptions latines.

Plusieurs autres membres émettent encore des réflexions sur les divers arguments reproduits déjà, et M. le Président résume les débats en disant qu'il est acquis à la science philologique que l'alphabet grec a été introduit dans les écritures égyptiennes, pendant les premiers siècles du Christianisme, qu'il existe cependant des opinions divergentes, mais que celles-ci ont besoin d'être appuyées de faits authentiques et non d'arguments, pour avoir une valeur sérieuse et incontestable.

La parole est ensuite donnée à M. le docteur Abbate, pour la lecture d'une note relative à certaines hémorragies liées aux conditions atmosphériques. L'auteur passe en revue brièvement les opinions qui ont cours sur la nature des

fluxions sanguines en général; il parle d'hémorrhagies résultant d'une diminution dans la force de résistance des vaisseaux capillaires, du défaut d'équilibre entre la pression atmosphérique et la force expansive des liquides contenus; il classe ces hémorrhagies parmi celles qu'on appelle passives.

Notre collègue fait remarquer combien dans notre ville, par exemple, le mois d'avril passé a présenté des phénomènes météorologiques dignes de la plus haute attention, mais qui lui paraissent liés aux perturbations qui accompagnent l'équinoxe. C'est ainsi qu'il a observé, pendant 7 jours, que la colonne barométrique s'éloignait sensiblement de la hauteur normale; qu'elle était abaissée en moyenne à 765^{mm}, pendant que la température moyenne correspondait à 15° R; conditions exceptionnelles, dit M. Abbate qui font que loin de nous trouver, pendant ce temps, au niveau de la mer, nous étions élevés sur des hauteurs, comme si nous eussions habité sur des plateaux. C'est pendant cette courte période que cet habile observateur a constaté, dans son service médical tout comme dans sa clientèle de ville, des hémorrhagies spontanées se faisant par divers organes et sans autre cause appréciable que celle qu'il croit trouver dans les conditions météorologiques passagères.

Notre collègue pense que ces espèces de fluxions sanguines proviennent des vaisseaux capillaires et qu'elles se font par une sorte de transsudation, admettant ainsi la doctrine des vaisseaux exhalants, en même temps que les modifications de Doellinger et de Witbrand, avec les pores organiques. Il appuie son opinion sur la théorie de la phlogose, dans les hémoptysies de Rasori et sur les doctrines de Bichat et de Darwin.

M. le secrétaire a suivi, avec intérêt, la lecture que M. Abbate vient de faire; il reconnaît que les observations de

cette nature sont aussi neuves que fécondes en considérations élevées, mais à condition toutefois qu'elles reposent sur des faits précis et sur une saine interprétation. En admettant, avec M. Abbate, que les hémorrhagies de toute espèce qu'il a eu à combattre aient été spontanées, essentielles, idiopathiques et qu'il lui ait été impossible de les rapporter à quelque désordre morbide de l'économie; en reconnaissant avec lui également que la cause doit être cherchée dans le monde extérieur, dans les conditions météorologiques, il fallait de toute nécessité, prouver que ces phénomènes cosmo-telluriques du mois d'avril ont été sensiblement différents de ceux des mois précédents et suivants. C'est en effet, ce que l'auteur semble avoir eu en vue quand il a rappelé que la colonne barométrique avait baissé d'une manière subite et assez sensible, pendant quelques jours de ce mois, pour convertir momentanément la station d'Alexandrie, qui est à peu près au niveau de la mer, en celle d'une position élevée sur un plateau; et, partant de là, c'est à cette diminution dans la pression de l'air qu'il rapporte ces hémorrhagies.

Toutes ces conditions énoncées ont besoin d'être examinées, c'est ce que l'orateur se propose de faire dans une prochaine séance.

Quant aux vaisseaux exhalants, et aux bouches absorbantes de Bichat, la science moderne ne les admet plus, depuis que le microscope a tant élargi le champ des observations. De même pour la transsudation du sang, M. Schnepf ne croit pas qu'il se forme une hémorrhagie sans rupture, sans lésion de vaisseaux. Le globule seul contient la matière colorante du sang, et celui-ci ne peut s'échapper que quand les parois sont altérées dans leur cohésion. Les expériences les plus concluantes, faites ces dernières années, en Allemagne, ont prouvé que les poudres les plus ténues, du charbon extré-

mement divisé du lycopode, injectés dans les vaisseaux les plus délicats et malaxés, pendant des heures entières, ne traversaient pas les parois de ces vases, tant qu'il ne se faisait pas de déchirure.

M. le docteur Ogilvie se range à l'avis qui vient d'être émis et il rappelle que dans les homoptysies, par exemple, où l'on a cru si longtemps à des exsudations sanguines, on a pu constater qu'il y a toujours lésion et rupture des petits vaisseaux, faits dont la pratique de la médecine a beaucoup profité en condamnant au repos absolu les malades qui sont seulement menacés de ces accidents, ou qui sont atteints d'hémorrhagies pulmonaires. Il a lui-même rencontré des débris vasculaires dans les matières expectorées.

M. Abbate ne croit pas devoir se ranger à l'opinion générale même que M. Schnepf vient de formuler; il espère être assez heureux de pouvoir prouver qu'il peut y avoir des hémorrhagies par transsudation, sans rupture des parois vasculaires. Quant au fait spécial indiqué par M. Ogilvie, il n'y a pas là pour M. Abbate une hémorrhagie primitive, mais un travail hémorrhagique. La discussion est renvoyée à une autre séance.

L'heure avancée ne permet pas d'entendre une autre communication, la séance est levée à 7 heures.

Le Secrétaire de l'Institut Egyptien,

D^r B. SCHNEPP.



SOMMAIRE

	Pages.
Composition du Bureau. — Liste des Membres de l'Institut Egyptien.....	7
SÉANCE ANNUELLE DE 1861. — Rapport de M. le Secrétaire sur les travaux de l'Institut Egyptien, pendant l'année 1860-61. — Aperçu de l'état actuel de l'Institut, Egyptien, par M. De Chambure. — Eloge de M. Winder, pasteur anglican d'Alexandrie, par M. G. Pereyra.....	17 à 53
SÉANCE DU 11 JANVIER 1861. — Envoi à la Bibliothèque de l'Institut Egyptien de Notitia editionis codicis biblicorum Sēnaïci, par M. Tischendorf. — Observation relative à la publication d'un manuscrit Copte, dans le volume de M. Tischendorf, par M. Kabis. — Lecture d'une Poésie arabe de M. Rifaha-Bey.....	55 à 61
SÉANCE DU 25 JANVIER 1861. — Création d'une présidence honoraire de l'Institut Egyptien; M. Jomard-Bey obtient l'unanimité des suffrages. — Recherches relatives à la Statistique de la population égyptienne, par M. Colucci-Bey. — Interprétation de la longévité supposée des	

habitants de l'Egypte.....	Pages. 61 à 67
SÉANCE DU 8 FÉVRIER 1861. — Rapport de M. Kabis sur une Poésie en langue arabe. — Tableaux comparatifs des observations météorologiques, faites à Alexandrie, en 1859 et 1860, par M. Schnepf. — Oscillations remarquables du thermomètre, pendant l'ascension de la colonne mercurielle. — Du Khamsin, de la quantité de pluies tombées, de la sécheresse extrême observée à Alexandrie pendant le Khamsin.....	67 à 73
SÉANCE DU 22 FÉVRIER 1861. — De la constitution médicale de la ville d'Alexandrie, pendant l'année 1860. par M. le docteur Pensa. — Election de Membres correspondants de l'Institut Egyptien.....	73 à 76
SÉANCE DU 5 MARS 1861. — Réception du Bureau de l'Institut Egyptien par S. A. le Vice-Roi, lors du retour de ce Prince à Alexandrie, après son pèlerinage à Médine. — Suite de la communication de M. Pensa sur la constitution médicale d'Alexandrie en 1860. — Lecture d'un travail de M. de Chambure, ayant pour titre : Du Problème relatif à la Marche du Cavalier au Jeu des Echecs. — Election de Membres honoraires de l'Institut Egyptien.....	77 à 82
SÉANCE DU 30 MARS. — Lecture d'un travail sur la Mer Rouge, par M. Mouriez. — De diverses graines de Momies trouvées par M. Mariette, variétés provenant du mode de conservation. — Commission instituée pour étudier la question de la germination de graines authentiques de Momies. — Réponse de M. Schnepf à M. Pensa, au sujet de la constitution médicale d'Alexandrie en 1860. — Réplique de M. Walmas aux observations	

	Pages.
de M. Kabis, sur l'introduction des lettres grecques dans l'écriture égyptienne. — Opinion de M. Mariette à ce sujet. — Projet de fonder un Cours de langue Copte, en Egypte.....	83 à 94
SÉANCE DU 12 AVRIL. — Composition chimique du Kohlé. — Mémoire sur les eaux salines de d'Aïn-Syra, par M. le professeur Gastinel. — Suite de la discussion sur la constitution médicale d'Alexandrie pendant l'année 1860. — Réponse de M. Pensa. — Réplique de M. Schnepf.	95 à 102
SÉANCE DU 3 MAI. — Lecture d'un Mémoire qui a pour titre : De l'Opinion erronée, assez généralement répandue, qu'il est plus difficile de diagnostiquer et de traiter les maladies des enfants que celles des adultes, par M. Pensa. — Suite de la discussion sur l'introduction des lettres grecques dans l'écriture égyptienne. — Réplique de M. Kabis. — Election de Membres honoraires de l'Institut Egyptien.....	103 à 110
SÉANCE DU 16 MAI. — Lettre de M. Peney, datée de Gondokoro, donnant des renseignements sur quelques points peu connus du Fleuve Blanc. — Suite de la discussion soulevée par M. Walmas, relativement à l'époque de l'introduction des lettres grecques dans le Copte. — Nouvelle réponse de M. Mariette.—Observation d'hémorrhagies passives, liées aux conditions atmosphériques, par M. Abbate. — Discussion sur cette question.....	111 à 119





*Messieurs les Membres honoraires et correspondants de
l'Institut Egyptien, qui veulent bien concourir à la formation
de la nouvelle Bibliothèque d'Alexandrie, sont priés de nous
envoyer leurs œuvres ou publications par l'entremise de notre
libraire M. LECLERC, 14, rue de l'Ecole de Médecine, à Paris.*

